

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## AU PUBLIC CATHOLIQUE.

---

Des circonstances imprévues n'ayant pas permis à l'Editeur de la *Revue Canadienne* de réaliser ce qu'il s'était proposé de faire pour la rendre de plus en plus digne du patronage du public, il en a cédé la propriété à la COMPAGNIE D'IMPRIMERIE CANADIENNE dans l'espoir de voir donner à cette utile publication une impulsion nouvelle et des garanties plus certaines.

En acquérant la propriété de cette *Revue*, la Société susdite se propose de tenter tous les moyens en son pouvoir pour en faire une publication réellement sérieuse et utile, sans cependant rien lui faire perdre de ce qu'elle a déjà d'agréable.

Pendant ses douze années d'existence, la *Revue*, nous devons le reconnaître, a rendu des services aux lettres Canadiennes, et le recueil de ses travaux fait certainement honneur à notre littérature nationale. Or, c'est l'intention bien arrêtée de ses nouveaux Editeurs de lui conserver ce trait de son caractère propre, tout en s'évertuant à la rendre plus intéressante que jamais. Dans ce but, ils se sont assuré la collaboration de plusieurs écrivains de doctrine irréprochable, d'un vrai mérite littéraire et d'aptitudes très variées.

Nous dirons toute notre pensée. Il nous semble qu'il y a eu jusqu'ici une lacune dans le programme des matières de la *Revue Canadienne*. Nous aurions, pour notre part, aimé à y rencontrer plus souvent quelque chose des lettres ecclésiastiques et de ces fortes études de principes, si propres à en relever le ton et redoubler l'intérêt aux yeux des esprits plus sérieux. Nous traversons des temps critiques, où les travaux du genre de ceux des grandes *Revues Catholiques* qui se publient aujourd'hui en Europe, ne doivent pas rester étrangers aux défenseurs et aux amis de la cause de l'Eglise en Canada. Les graves questions que le *Syllabus* a partout mises à l'ordre du jour et de la solution desquelles dépend la

paix et le bonheur des deux sociétés, civile et religieuse, devraient, à notre sens, occuper une place distinguée dans une publication comme celle-ci. Tout le monde ici ne peut pas facilement se procurer les savantes dissertations des lettres Catholiques ; mais il peut devenir très possible de leur faire une place dans cette *Revue* et de les rendre par là accessibles à tous ceux que ces matières intéressent. C'est ce que nous nous proposons de faire, en demandant surtout au Clergé de nous prêter le secours de son haut patronage.

La partie de l'apologétique Catholique sera donc particulièrement soignée, ce qui n'empêchera pas des plumes plus élégantes de mêler les fleurs de la belle littérature aux études plus sérieuses de la philosophie, aux leçons de l'histoire et à l'exposé des principes chrétiens en économie politique et sociale. Comme les lecteurs s'attendent à trouver toujours dans la *Revue* des feuilletons littéraires, un soin particulier sera donné à leur choix, afin qu'ils soient toujours absolument irréprochables et s'accordent parfaitement avec ce haut esprit moral qui doit avant tout distinguer les publications catholiques. Autant que possible, ces feuilletons seront canadiens, afin de donner un charme de plus à la *Revue* et encourager davantage notre littérature nationale.

Enfin, on y trouvera toujours une chronique mensuelle des principaux événements, tant du Canada que des pays étrangers, avec les commentaires qui nous sembleront les plus appropriés. Tel est succinctement le programme que la *Revue Canadienne* suivra à l'avenir. Il serait oisif de dire ici que nous osons compter sur un nouvel encouragement de la part des esprits sérieux et des amis des lettres en faveur d'une publication qu'il y va de notre intérêt à tous, comme aussi de l'honneur national de soutenir et de répandre.

On m'a prié d'en être le Directeur. Comme preuve de mon désir de seconder, autant que mes faibles forces et mes occupations d'un autre genre me le pourront permettre, les louables efforts de ses entreprenants Editeurs, j'ai accepté cette charge, avec l'espoir que cette marque de bonne volonté pourrait profiter à l'entreprise, en provoquant, peut-être, en sa faveur des dévouements plus efficaces et un concours plus précieux.

G. LAMARCHE,  
Ptre., Chanoine.

Montréal, le 12 juillet 1876.

# DOULEURS ET JOIES

---

Il n'est point de plus grande douleur que de se rappeler dans les jours de malheur les jours où l'on fut heureux.

(Dante—L'ENFER)

## I

Dans un village de la belle Normandie, près de Dieppe, vivait en l'année 17... le comte de Raimbaut. Le château qu'il habitait datait des temps de la plus antique féodalité. Une splendide allée, ombragée par de hauts peupliers, conduisait de la grande route à l'entrée principale.

Le comte de Raimbaut descendait d'une race illustre dont il était fier d'être le rejeton. Doué des plus nobles qualités, il avait hérité des sentiments chevaleresques de ses aïeux. Il avait toujours préféré cependant une vie douce et tranquille à une vie d'aventures.

Au temps où commence notre récit, rien n'était venu troubler son heureuse existence, et il en aurait sans doute été ainsi jusqu'à la fin de ses jours, si, à cette époque, il n'eût éprouvé aucune déception politique, et surtout sans la perte douloureuse qu'il fit de la femme qu'il adorait.

Le noble comte jouissait d'un haut crédit à la cour où il avait occupé une position importante quelques années auparavant, mais par suite de ces revirements si communs des choses humaines, il arriva qu'un jour il fut disgracié.

Semblable à un volcan en effervescence dont le cratère embrasé vient à lancer des torrents de lave qui ensevelissent les villes et détruisent la richesse des campagnes, l'époque où vivait M. de

Raimbaut était une époque où toutes les passions humaines commençaient à gronder sourdement pour produire plus tard de terribles révolutions. La vertu s'effaçait de tous les rangs de la société. La philosophie, cette philosophie de l'impie Voltaire, répandait sur toute la France son souffle empoisonné. La cour et la noblesse s'endormaient, folles et insouciantes, au sein des plaisirs. Si quelqu'homme courageux et que la mollesse n'avait pas gagné osait élever la voix, opposer à cette dissolution des mœurs, une conduite dictée par des principes chrétiens, il ne s'attirait rien moins que le ridicule de tous ces courtisans obséquieux et efféminés.

M. de Raimbaut avait été nourri, dès son enfance, des principes religieux, principes qu'il avait toujours conservés, même au milieu de la cour du faible Louis XV. Son caractère franc et loyal n'avait pu, sans se révolter, voir se généraliser à un tel degré l'injustice et la corruption. Il s'était par là créé des ennemis puissants qui réussirent à le faire tomber en défaveur. Cette épreuve, unie à la perte de celle qui avait tant contribué à son bonheur, blessa son cœur sensible si douloureusement qu'il résolut de changer son existence pour dissiper ses chagrins.

Bien des années s'étaient écoulées depuis le jour heureux de leur union : années de bonheur telles qu'il est possible à l'homme de les désirer sur cette terre.

Dieu avait béni leur mariage par la naissance de deux enfants, dont l'aînée, une fille, pouvait compter dix-huit ans et un fils encore bien jeune.

La jeune fille qui s'appelait Angeline, avait reçu une éducation distinguée. Douée d'un caractère heureux, elle avait développé en elle toutes ces précieuses qualités de l'esprit et du cœur qui ajoutent tant de charmes aux personnes de son sexe. Ses traits fins et réguliers ajoutaient à ses dix-huit ans une rare distinction. Une abondante chevelure brune encadrait gracieusement sa figure et retombait en boucles soyeuses sur ses épaules. Sa physionomie était naïve et ingénue et dans le sourire franc et ouvert de ses lèvres semblait luire son âme innocente.

Il est certains hommes chez qui la sensibilité, le délicatesse des sentiments et le besoin d'aimer l'emportent sur tous les autres penchants et lorsque leur cœur est blessé, leur nature les pousse plutôt à une vie d'aventures qui distrait leur esprit et dissipe leurs chagrins. Il en fut ainsi du comte de Raimbaut qui comme nous l'avons déjà dit, ne supportait qu'avec peine la perte de celle qu'il avait tant aimée.

Le silence, un silence morne régnait à l'intérieur du château,

c'était le silence de la tombe. Plus de fêtes, de divertissements, ni de plaisirs. Lorsque le soleil avait disparu à l'horizon et que la nuit envahissait l'espace, tout dans cette demeure naguère encore si joyeuse était plongé dans le calme le plus profond. Le rossignol, caché dans l'alcôve d'un bosquet voisin, faisait entendre parfois une mélodie suave et triste. Des plaintes douloureuses, comme les derniers soupirs d'un être qui nous est cher, semblaient s'échapper des grands arbres du parc quand la brise du soir venait les agiter.

Dans ces circonstances pénibles, au milieu des souvenirs accablants qui l'agitaient, le comte de Raimbaut tourna ses pensées vers le Nouveau-Monde. Cette terre, qu'il ne connaissait que de nom, semblait lui promettre le repos. La vie lui apparaissait moins amère dans ces contrées vierges où il espérait trouver un baume salutaire pour calmer ses peines. Il lui fallait la solitude, l'espace, une nouvelle existence, il trouverait tout cela dans les vastes régions de l'Amérique.

Le malheureux, a dit quelqu'un, trouve seul des entraînements dans la solitude et le silence, parce que rien ne convient au malheur comme la solitude et le silence.

## II

Le changement d'existence du comte de Raimbaut était donc décidé. C'en était fait, il venait habiter, au moins pendant quelques années, la terre de Colomb.

Il se prépara à franchir l'océan, pour chercher dans les possessions françaises de l'Amérique un lieu où il put vivre tranquille et ignoré.

Comme cette année-là plusieurs colons devaient s'embarquer à bord d'un navire en destination de la Louisiane, il résolut de profiter de cette circonstance pour aller choisir sa nouvelle demeure.

A cette époque, la Louisiane comprenait une grande étendue de pays sur le golfe du Mexique. Le Mississipi, ou le Meschacébé, immortalisé par le grand écrivain, promène majestueusement ses eaux dans l'intérieur des terres et va se jeter dans le golfe du Mexique. Ce fut l'intrépide Iberville qui, le premier, eut l'honneur de fouler les bords de son embouchure perdue au milieu de terres basses couvertes de roseaux. Les habitants des Etats-Unis appellent cette nouvelle contrée le Nouvel Eden, à cause de la douceur du climat ; elle fut appelée Louisiane en l'honneur du grand roi Louis XIV.

Après les malheureux efforts de La Salle pour y fonder une

colonie, Iberville vint y jeter en 1707 les bases d'un établissement qui grandit peu à peu, malgré bien des obstacles.

M. de Raimbaut, cependant, n'emmena pas avec lui ses deux enfants ; il voulait leur épargner les fatigues d'un voyage pénible et dont lui-même n'avait aucune idée. Il devait leur faire savoir quand il serait prêt à les recevoir, ce qui, pensait-il, aurait lieu peu de temps après son arrivée.

Non loin du château de M. de Raimbaut demeurait un M. de Longchamp. Les liens de la plus étroite amitié unissaient les deux familles. S'il y avait une fête, une partie de chasse, on était certain de les voir ensemble.

La famille de M. de Longchamp n'était pas nombreuse ; il n'avait qu'une fille unique âgée d'environ cinq ans : c'était une petite fleur que les parents adoraient. Jusqu'à l'avènement des faits que nous venons de raconter, les enfants, à l'exemple de leurs parents, s'amusaient gaiement. Le jeune de Raimbaut, qui avait à peu près le même âge que la petite Yvonne, jouait tous les jours avec elle. Souvent, ils chassaient les papillons dans les jardins du comte. Parfois le jeune bambin cueillait une rose qu'il portait à Yvonne, en l'appelant sa petite sœur.

Or, M. de Longchamp, appelé, par ses intérêts, à la Nouvelle-Orléans, devait s'y rendre bientôt avec sa famille, et M. de Raimbaut lui avait confié ses deux enfants.

Le comte, après son arrivée, trouva le climat de la Nouvelle-Orléans et l'aspect du pays en général très en rapport avec ses goûts, et il résolut de suite d'y fixer sa résidence. Sa détermination prise, il écrivit à sa fille et lui enjoignit de venir le rejoindre avec son jeune frère, lors de la venue prochaine de M. de Longchamp.

Angeline, que l'idée de traverser l'océan n'effrayait guère, quoiqu'elle se sentit vivement affectée à la pensée de quitter le lieu qui l'avait vu naître et tout ce qu'elle avait aimé pour aller vivre dans des pays inconnus et sauvages, répondit à son père qu'elle s'embarquerait sous trois semaines. Elle lui mandait en même temps de les attendre, et de prier Dieu pour qu'il leur accordât une heureuse traversée.

Cette âme juvénile et courageuse avait déjà beaucoup souffert ; d'abord de la perte de sa mère chérie, et ensuite par la nouvelle détermination de son père. Elle avait versé bien des larmes, lutté avec énergie, et sa volonté enfin avait triomphé.

L'affection qu'elle portait à son père était si ardente, le dévouement de son âme si grand, qu'elle n'aurait pas voulu le contrarier dans le moindre de ses désirs. Aussi, aucune observation n'était

sortie de sa bouche à la proposition qu'il fit de venir demeurer en Amérique. Elle prenait enfin une part légitime à ses malheurs. Pauvre fleur née hier à peine sous les premiers rayons d'un beau jour et que déjà la tempête allait assaillir !

Quant au petit Léon, qui n'était pas d'âge à se rendre compte de la gravité de sa position, ce fut avec cette joie enfantine que l'on éprouve à cet âge à la pensée de revoir un père ou une mère bien-aimée, qu'il se disposa à traverser l'océan.

### III

En commençant ce nouveau chapitre, nous devons dire, pour l'intelligence du lecteur, que M. de Raimbaut, voulant jouir d'une parfaite tranquillité pendant les quelques années qu'il se proposait de passer sur ce continent, avait changé son nom de noblesse pour un nom ordinaire. Ainsi devons-nous désormais l'appeler Jean Villars.

Contre toute prévision, ce ne fut que deux mois après l'époque indiquée dans sa lettre qu'Angéline put prendre passage à bord du navire qui devait traverser l'océan.

La veille de son départ, mue par un sentiment facile à comprendre, elle voulut visiter une dernière fois le tombeau où reposait sa mère. Elle s'agenouilla sur la terre nue, pria longtemps, puis, plaça sur la croix qui protégeait le repos éternel de celle qui l'avait tant aimée, une couronne d'immortelles que ses mains délicates avaient tressée, et s'éloigna en pleurant.

Nos aïeux ne connaissaient pas ces puissants navires, qui, mus par la vapeur, franchissent aujourd'hui l'océan avec une rapidité si prodigieuse. Alors la traversée était longue et pleine de périls. Cependant, deux mois au plus suffisaient pour se rendre en Amérique. Il y avait trois mois que le navire avait dû quitter la France, et M. de Raimbaut, ou plutôt M. Villars, s'étonnait de ce qu'il n'eut pas encore été signalé.

Quelques semaines s'écoulèrent encore.

Ne voyant point arriver la voile si impatientement attendue, Jean Villars, dont le cœur saignait déjà si amèrement, commence à concevoir des craintes à la pensée des dangers auxquels sont exposés ses enfants. Il sait, qu'à moins d'accident, le vaisseau devrait être à cette époque rendu à destination. Bientôt il se laisse aller aux plus vives inquiétudes.

Plusieurs semaines s'écoulaient dans une vaine attente. Son agitation d'esprit augmente chaque jour. Son anxiété est à son comble. La vie lui devient un fardeau sans ses deux enfants. Hélas ! il est

des moments bien pénibles à passer ici-bas, moments de malheur où l'homme est accablé, anéanti sous le poids des chagrins.

La Nouvelle-Orléans d'alors n'est pas la grande et majestueuse cité que l'on admire aujourd'hui. Fondée en 1717 par l'intrépide de Bienville, elle avait progressé peu rapidement et n'était, à l'époque dont nous parlons, qu'un établissement naissant. Jean Villars n'y pouvait donc guère jouir des plaisirs qu'offre une grande ville. Mais en retour le pays qu'il habitait était favorisé d'un climat sain et chaud, d'un ciel serein. Des plaines remarquables par leur végétation luxuriante s'étendaient aussi loin que la vue pouvait porter. Cà et là on voyait des rivières, des lacs et des bocages riants. La nature dans toute sa richesse se déroulait partout où il promenait ses pas. Et après que les rayons du soleil couchant s'étaient enfuis à l'approche de la nuit, le doux zéphir venait caresser les bosquets d'orangers et de magnolias, et des senteurs balsamiques se répandaient dans l'espace comme l'encens dans un sanctuaire.

#### IV

La beauté de la nature, le climat tempéré du pays, l'aspect sombre et majestueux des forêts, le charme indéfinissable qui s'empare d'une âme troublée au milieu des tableaux enchanteurs d'une nature primitive auraient pu procurer à Jean Villars des jouissances réelles s'il avait eu auprès de lui les deux êtres qui lui étaient plus chers que l'existence.

Voulant tromper la lenteur du temps et s'oublier lui-même, il se livra à la chasse. La Louisiane lui offrait tous les avantages de cet exercice, car le gibier y était abondant et varié. En ces temps difficiles, malheureusement, il était dangereux de s'éloigner des habitations, de s'aventurer seul, même armé, dans les profondeurs des forêts, car non-seulement le monde ailé animait ces déserts de leur sauvage harmonie, mais ils révélaient une multitude de tribus barbares dont quelques-unes nourrissaient une haine invétérée contre les Français.

Là comme au Canada, ces courageux colons s'étaient attachés plusieurs de ces tribus, mais aussi, nombre d'autres, à l'instigation des Anglais et des Espagnols, n'avaient cessé de les inquiéter. Ce fut surtout après la destruction de la puissante tribu des Natchez qu'ils se virent en butte aux attaques incessantes des restes éparpillés de cette nation.

Après l'établissement des Français au Biloxi et à la Nouvelle-Orléans, les Natchez avaient d'abord fait alliance avec les nou-

veaux colons dont le caractère et les mœurs étaient si différents de ceux des autres nations européennes qui venaient s'établir au milieu d'eux. Plus tard des dissensions, des jalousies s'élevèrent. En général, les Sauvages de l'Amérique du Nord voyaient d'un œil haineux et jaloux les progrès des Européens dans ces contrées où naguère ils régnaient en souverains. Certaines prophéties jointes à l'instinct superstitieux de ces peuples leur faisaient entrevoir dans un avenir plus ou moins éloigné l'anéantissement de la race blanche.

Les Français reclamaient le territoire de la Louisiane comme leur propriété. L'orgueil d'indépendance des Natchez, ces rois du désert, se révolta. Un complot formidable dans lequel prirent part presque toutes les nations indigènes, amena, en 1731, la destruction presque complète des Natchez. Bien que plusieurs années se fussent écoulées depuis cet événement, elles n'avaient pas suffi pour faire oublier ces temps douloureux.

Les Anglais d'ailleurs voulant entraver les tentatives de colonisation des Français dans le Nouveau-Monde, ne cessaient, par leurs présents et par leurs discours, d'entretenir cette rancune. Aussi était-il à cette époque téméraire de pénétrer seul dans ces solitudes : ce à quoi cependant Jean Villars ne faisait guère attention. Il passait quelquefois des journées entières dans les bois malgré les dangers qu'il y courait.

L'homme propose et Dieu dispose, dit la Sagesse, et souvent dans la vie on rencontre des épines où on espérait trouver des roses. Jean Villars avait beaucoup souffert, mais il était loin de prévoir le sort qui l'attendait dans le Nouveau-Monde où il avait espéré trouver, sinon le bonheur au moins la tranquillité et le repos.

Un jour que son esprit est dévoré par les soucis, il part pour l'intérieur des forêts. Il suit un sentier qui conduit au nord, le long du Mississipi. Après avoir parcouru une distance considérable, il s'arrête, desselle son cheval qu'il laisse libre et continue à s'avancer de solitude en solitude.

A l'heure où le soleil était sur son déclin il se trouva tout-à-coup en face d'un des mille tributaires du Mississipi. Il s'assit tout pensif sur le bord de la rive et repassa dans sa mémoire les heureuses années de sa vie et les malheurs qui le frappaient presque en même temps. Les traits de sa physionomie peignaient le cours de ses pensées ; ils s'assombrissaient ou devenaient sereins suivant le souvenir amer ou le rayon d'espérance qui traversait son esprit. Ne le troublons pas dans ses réflexions quelque amères qu'elles soient. Laissons-le un instant à lui seul et revenons aux autres personnages de notre récit.

## V

Vous êtes sans doute anxieuse, aimable lectrice, de connaître le sort d'Angeline. Que s'était-il donc passé depuis le départ annoncé du navire? Quels événements avaient pu tant retarder son arrivée? Depuis longtemps il aurait dû être au port et on n'en avait aucune nouvelle. Comme nous l'avons déjà dit, Angeline n'avait pu s'embarquer que deux mois après la date fixée dans sa lettre à son père. Des causes imprévues avaient empêché le vaisseau de faire voile avant ce temps. Ce contre-temps l'avait elle-même fort inquiétée, car son arrivée en Amérique se trouvait d'autant plus retardée et elle devinait les angoisses qui devaient assaillir son père. Si, toutefois, rien n'était survenu durant le voyage, elle serait déjà depuis longtemps entre les bras de son père. Durant vingt jours, la traversée fut très-heureuse. Un vent favorable n'avait cessé de souffler. Le navire, parti de Dieppe, avait franchi un espace immense. Souvent Angéline montait sur le pont pour respirer l'air sain et pur de l'Océan. Son regard plongeant dans l'espace cherchait à découvrir cette terre promise, objet de tous ses vœux. Qu'elle était belle alors! La tristesse de son âme se peignait sur ses traits en une douce mélancolie. Qu'il l'eût vue dans cette attitude triste et pensive n'eût pu s'empêcher d'éprouver pour cette noble jeune fille un sentiment de respectueuse commisération.

Les passagers se flattaient d'être bientôt en vue du port; mais, hélas! il ne devait pas en être ainsi.

Un jour qu'ils se félicitaient mutuellement sur l'heureuse et prochaine issue de leur voyage et se laissaient bercer par les plus douces espérances, quelques nuages assombrirent le ciel. Le calme qui précède la tempête tenait immobile les eaux de l'abîme. Le tonnerre grondait au loin. Des éclairs d'un blanc mat déchirent le ciel noir chargé d'électricité. Tout-à-coup les vagues déchainées s'élèvent et s'abaissent telle qu'une forêt agitée par les vents. Les regards épouvantés interrogent l'océan, tandis que les cœurs frémissent sous l'appréhension d'un malheur. Les craquements sinistres du navire sous l'effort des vagues avertissent l'équipage d'un danger imminent. Plus d'illusion possible, on allait éprouver une de ces furieuses tempêtes qu'engendrent l'immensité des eaux sous l'action du vent. Le capitaine, homme d'un grand courage et de beaucoup de sang-froid, est sur le pont. Il donne des ordres que les matelots s'empressent d'exécuter. En un instant, les voiles sont carguées; les mâts offrent l'aspect de troncs dépouillés. Les eaux

soulevées et poussées par un vent tempétueux, ébranlent le vaisseau qui gémit lugubrement. Tout l'équipage est sur le pont.

En vain le capitaine veut rassurer les passagers.

Angéline est muette de terreur. Le péril dont elle est menacée et la pensée de perdre son père jettent son âme dans un trouble inexprimable. Tenant son jeune frère enlacé dans ses bras, elle se jette à genou, demande la vie, non pour elle-même, mais pour cet enfant dont la perte serait si cruelle à l'auteur de ses jours.

Sa prière fut exaucée ; quoique la tempête continuât à souffler avec violence, elle n'atteignit pas cependant ce degré de fureur auquel peu de navires résistent. Le vaisseau, obligé de céder à la violence des vagues, dévia de sa course et fut ballotté pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'enfin il vint en vue des côtes du Cap Breton. Un cri de joie monta vers le ciel comme une action de grâces : terre ! terre ! sauvés ! s'écrie-t-on de toutes parts.

On se trouvait presque en face de Louisbourg, qui, à cette époque, était une ville fortifiée et la clef des possessions françaises dans l'Amérique du Nord. Protégée par de hautes murailles, elle était la terreur des Anglais.

Cependant les flots courroucés redoublent de fureur devant les rochers de l'île qui se dressent comme une barrière infranchissable. On donne des signaux de détresse. Aussitôt accourt sur le rivage une foule nombreuse. Scène navrante ! les naufragés désespérés tendent vers les spectateurs saisis d'effroi leurs mains suppliantes implorant assistance. En vain quelques hardis nautonniers veulent vaincre la fureur des événements et porter secours au navire en détresse, mais force leur est de rester sur le rivage. Le navire menace de s'abîmer sur les rochers. Quelques instants encore et tout est perdu. Mais, ô effet de la Providence ! un cri d'espoir s'échappe de toutes les poitrines haletantes : le navire entre dans le port non sans avoir éprouvé une avarie sérieuse. Une voie d'eau s'était déclarée et on n'eut que le temps nécessaire pour débarquer les passagers et mettre le navire en sûreté. Ainsi on évita un grand malheur pour un moindre et qui n'était à vrai dire qu'un contre-temps. Il fallait attendre à Louisbourg que le bâtiment fut réparé, ce qui retarda encore d'un mois l'arrivée des immigrants impatients d'atteindre le terme de leur voyage.

Angéline dut se résigner à son mauvais sort. Elle rendit à Dieu des actions de grâces de l'avoir préservé dans un si grand danger. Oh ! en ce moment si elle avait pu communiquer avec son père, lui faire connaître sa situation et dissiper les inquiétudes dont elle le savait tourmenté, elle aurait été au comble de ses vœux. La

tendresse et la sollicitude qu'elle lui portait lui faisaient appréhender quelque nouveau malheur.

Enfin, par un beau jour où les hautes tours de la ville se mirent dans les ondes qu'une brise légère fait frissonner, le navire peut reprendre la mer. Les voiles sont déployées et un vent favorable aidant, il est bientôt hors de vue du port hospitalier de Louisbourg.

## VI

Le soleil disparaissait à l'horizon ; les mille voûtes de la forêt en reflétaient les derniers feux ; les oiseaux le saluent d'un chant d'adieu et regagnent leurs retraites ; la tendre mesange, perchée sur la branche du ormeau, redit son dernier refrain d'amour et tout devient silence. La nuit étend son manteau ténébreux et les ombres pénètrent furtivement dans l'épaisseur des forêts.

Jean Villars, abîmé dans ses pensées, demeurait insensible aux charmes de cette belle nature, et contemplait d'un œil distrait l'onde fugitive de la rivière.

Les coups de bec rapides d'un pivert sur un tronc d'arbre creux et sonore le tirèrent de sa rêverie. Levant la tête il s'aperçut que l'heure était avancée. Il voulut partir dans la direction de la Nouvelle-Orléans, mais bientôt les ténèbres l'environnèrent de toutes parts.

Ne sachant sur quel point se diriger, il n'osa pas s'aventurer davantage de peur de s'égarer de plus en plus. Ayant erré tout le jour par des sentiers inconnus, et ignorant à quelle distance il était de la Nouvelle-Orléans, il résolut de passer la nuit au milieu de la forêt et d'attendre la lumière du lendemain pour regagner les habitations.

A quelques pas s'ouvrait une grotte dans un rocher qui lui promettait un abri confortable. Toutefois, la faim que le temps ne fait qu'accroître au lieu de la modérer se faisait vivement sentir chez lui. Il n'avait presque rien pris depuis le matin.

Malheureusement, c'était à l'heure du repos de la nature : nul être ne révélait sa présence. Néanmoins il voulut allumer un feu. A l'aide du briquet qu'il portait toujours sur lui dans ses excursions, il fit jaillir de la pierre une étincelle qui communiqua son feu au bûcher. Bientôt une vive flamme s'éleva en faisant entendre des pétilllements semblables à ceux de branches mortes foulées aux pieds du chasseur. Les arbres d'alentour sont enveloppés comme d'un vêtement écarlate.

En ce moment, un cri se fit entendre dans les airs : une tourterelle fuyait sur un arbre voisin du lieu où la fumée s'élevait en

épais tourbillons. Saisissant son fusil, il ajuste, le coup part, et la pauvre victime toute palpitante tombe à ses pieds. Un bruit effroyable retentit dans l'espace ; les échos de la forêt en transmettent le son à une distance infinie et troublent le silence des bois.

Jean Villars, entendant le bruit lugubre de la détonation répercuté par toutes les voix de la forêt, sentit un frisson convulsif agiter ses membres. Sous l'empire du spectacle de la forêt au milieu de la nuit, il se sentit presque dominé par la crainte. Quelque chose d'intime de notre âme qu'on appelle le pressentiment, et qui semble nous avertir lorsqu'un malheur plane sur notre tête, lui faisait redouter ce qui allait arriver.

Combien il désirait en ce moment n'avoir jamais cédé à la pensée de venir en Amérique, pensée qu'avait enfantée son cerveau exalté sous l'effet des malheurs !

Bientôt, cependant, tout redevient silence. Le bûcher, alimenté sans-cesse, continuait à projeter de vives flammes.

A peine Jean Villars venait-il de terminer son léger repas, qu'il croit entendre au milieu des broussailles un bruit semblable à celui produit par le froissement de branches sèches. Ses regards plongent dans cette direction, mais il ne voit rien. Ce bruit a été si imperceptible qu'il croit s'être trompé ; il n'y fait plus attention.

Il se réfugie dans la grotte du rocher, mais une minute ne s'est pas écoulée, que son attention est de nouveau attirée par un bruit semblable à celui qu'il venait d'entendre, mais plus distinct, plus accentué. Cette fois, il n'y a plus à s'y tromper. Il entrevoit à la lumière blafarde du bûcher deux ombres qui dardent sur lui des yeux brillants comme des tisons enflammés. Une froide sueur vient glacer tous ses membres. Il veut parler, mais sa parole reste suspendue à ses lèvres. Il fait un mouvement pour s'emparer de son arme, mais presque en même temps il se sent saisi et comme enchaîné.

Au même instant retentit un cri formidable. Jean Villars était sous la puissance des sauvages. Un instant après il fut entouré d'une douzaine de ces barbares qui le lièrent fortement et le prièrent de tous ses mouvements.

## VII

Les figures sinistres de ces sauvages exprimaient une joie féroce et accusaient les desseins les plus horribles contre leur prisonnier.

Ces sauvages faisaient partie de la tribu des Chichacas, autrefois alliés des Natchez. Ils avaient trempé dans la grande conspiration de cette nation pour la destruction des Français, et avaient eu à

déplorer des pertes douloureuses. Une grande partie de leur peuplade avait été anéantie, et le reste errait à l'aventure dans les régions encore inexplorées de la Louisiane. Ils n'avaient pas perdu le souvenir du jour néfaste qui les obligea à se disperser et ils cherchaient à se venger par tous les moyens en leur pouvoir. Ceux des Natchez qui avaient échappé à la mort ou à la servitude s'étaient réfugiés dans cette tribu à laquelle ils avaient communiqué leur haine et leur esprit de vengeance.

D'un autre côté, les insinuations perfides et intéressées des Anglais de la Caroline ne contribuaient pas peu à entretenir cette animosité contre les Français. (1)

La prise de Jean Villars fut exécutée si rapidement qu'il se crut d'abord sous l'effet d'une terrible hallucination. Mais revenant bientôt à lui-même, il comprit toute la gravité de sa situation. Il était bien réellement prisonnier et entouré de sauvages. Sa surprise se changea bientôt en une espèce de rage et de désespoir. Il fit de grands mais vains efforts pour se débarrasser de ses liens et recouvrer sa liberté. De fortes courroies de peau de buffle lui liaient les deux mains.

Il demanda alors à ses barbares pourquoi ils le retenaient ainsi prisonnier et ce qu'il voulait faire à un homme qui ne leur avait jamais fait de mal.

Un rire satanique répondit à ses plaintes.

Quelques sauvages même vinrent le frapper à la figure en disant que ces soufflets ne ressemblaient point aux boulets que ceux de sa nation savaient si bien lancer contre les peaux rouges.

—Guerrier, lui dit un Chichacas de haute stature et dont la tête ornée de grandes plumes semblaient indiquer la supériorité, nous allons t'emmener à notre bourgade. Le feu éprouvera ton courage et ta mort apaisera les mânes de nos aïeux.

Jean Villars comprit à peine le sens de cette menace prononcée dans un très-mauvais français. Il lisait plutôt sur les figures repoussantes de ces barbares les projets qu'ils formaient contre lui.

La nuit régnant dans toute son intensité, on attendit pour partir que les ténèbres eussent fait place à la lumière.

## VIII

Dès que l'aube parut on procéda au départ. Quatre Sauvages se placèrent aux côtés du prisonnier, une partie des autres prit le devant et le reste de la troupe ferma la marche. On marcha ainsi

---

(1) Garneau.

tout le jour au milieu de forêts, de montagnes et de marécages, avançant toujours dans le Nord. Vers le soir on fit halte dans un endroit où nul Européen ne révélait sa présence.

Le captif fut attaché à un arbre et gardé à vue tandis que d'autres sauvages s'éloignèrent en quête de gibier.

Le lendemain dès l'aurore, on se remit en marche toujours dans l'ordre indiqué par le chef.

A midi on était à quelques lieues du village. Déjà le sol accusait la présence de l'homme. Des sentiers à travers les forêts indiquaient le passage récent des enfants des bois.

On atteignit enfin le sommet d'un coteau au pied duquel s'étendait une plaine. Cette plaine refermait le village des Chicacas. Vingt-cinq cabanes composaient ce village.

Ces cabanes ou huttes présentaient la forme d'un cône. Sur le sommet perçait une ouverture d'un pied de diamètre pour le passage du jour et de la fumée. Une double rangée de pieux élancés formaient les deux parois de la hutte. Ils se recourbaient vers le haut et étaient entrelacés par des liens d'écorce de tilleul. La plupart était couvertes de feuilles de maïs.

Ces sauvages ne formaient pourtant pas la nation des Chichacas, mais plutôt un morcellement de cette tribu dont un grand nombre avaient émigré dans des régions plus au Nord. Souvent il arrivait à l'occasion de grandes guerres, par exemple, qu'une partie ou plusieurs parties d'une tribu se trouvaient séparées du corps principal de la nation et devenaient plus tard des nations distinctes. C'est sans doute à ces causes qu'il faut attribuer le grand nombre de peuplades qui parlaient un dialecte dérivant d'une langue mère ou d'une même famille lors de la découverte du Nouveau-Monde. "D'ailleurs l'Indien était le type de migrations locales et de la transformation perpétuelle." (1)

Aussitôt que les sauvages furent entrés dans le village avec leur prisonnier, les hommes, les femmes et les enfants les entourèrent en poussant de grands cris. Cette foule traduisait par les gestes les plus grotesques une joie barbare. Le tumulte devenait grand; des cris de mort vinrent retentir aux oreilles du malheureux Jean Villars.

## IX

Le Grand Chef n'était pas là pour réprimer les excès de ces Sauvages : il avait conduit un parti de Chichacas chez les Anglais de la Caroline. On l'attendait sous peu.

---

(1) Parkman.

Il n'était pas nécessaire cependant qu'il fût présent pour condamner un prisonnier au supplice. Aussi la mort du Français fut-elle de suite résolue.

On conduisit le prisonnier à une extrémité du village. Une foule curieuse s'y trouvait déjà assemblée. On dansait, on se pressait autour du prisonnier.

De vieilles et hideuses sauvagesses venaient l'accabler d'injures, tandis que les sauvages cueillaient des branches sèches qu'ils entassaient en forme de bûcher.

Ces préparatifs terminés, les indiens se rangèrent sur deux lignes. Aussitôt un jongleur donna le signal du prélude des supplices. Jean Villars en passant entre ces deux rangées de sauvages recevait de violents coups de bâton. Ils attachèrent ensuite le prisonnier au pôteau, au pied duquel s'élevait un amas d'écorces et de branches sèches. La rage se peignait sur toutes les figures. Encore quelques instants, et les flammes auront consumé Jean Villars.

Le jongleur tenant une torche enflammée s'approche du prisonnier et allonge le bras pour communiquer la flamme au bûcher. Mais au moment où sa main va accomplir cet acte barbare, il s'arrête. La foule qui l'entoure s'agite et s'ébranle dans une même direction en poussant des cris de joie. Le bras du jongleur reste immobile et la torche s'éteint entre ses mains.

Qu'était-il donc arrivé ? Qu'est-ce qui avait pu attirer à ce point l'attention des sauvages ? Vous avez déjà sans doute deviné, lecteur, l'arrivée du Grand Chef accompagné du reste de la tribu. Ils venaient du pays des Anglais où ils avaient échangé quantité de peaux et d'ouvrages travaillés de la main des sauvages contre des armes à feu de toutes sortes, des épées, des haches et quantité des marchandises européennes. Ils arrivaient donc ivres de joie, car jamais ils n'avaient été si heureux, et jamais les Anglais ne leur avaient fait tant de présents.

Cette excursion avait été l'objet de plusieurs mois de préparatifs, les Anglais leur ayant promis de riches présents tant pour se les attacher d'avantage que pour faire fleurir leur commerce.

La place où se trouvait Jean Villars demeura déserte. Les spectateurs étaient accourus vers l'autre extrémité du village par où arrivait le Grand Chef.

Il lui aurait été facile alors de fuir s'il avait été libre de ses mouvements. Personne ne le surveillait ; à quelques pas, il entrait dans l'épaisseur des bois et regagnait sa liberté. En vain essayait-il de briser les liens qui le retenaient cloué au pôteau. Il fit des efforts surhumains pour s'arracher de ce bois fatal. Ses mains

furent ensanglantées, son corps inondé de sueurs : tout fut inutile rien ne céda ! Il passa ainsi quelque temps dans la plus mortelle attente.

Pendant, le Grand Chef fut bientôt instruit de ce qui s'était passé. Il s'était fait raconter tous les détails de la capture du Français, et il s'en était réjoui comme d'un heureux événement.

Kironkis, c'était son nom, était un guerrier qui avait vu au moins cinquante neiges, disaient les plus anciens. Il jouissait d'une grande autorité parmi les siens, et sa sagesse était connue de plusieurs nations. Les anciens guerriers admiraient sa bravoure et son agilité à courir le chevreuil et le cerf, tandis que les jeunes gens s'inspiraient de son courage pour enlever un grand nombre de chevelures.

Une demi-heure s'était écoulée depuis l'arrivée du Grand Chef et des sauvages.

On ne voyait plus le soleil. Les ombres du soir se répandaient sur les montagnes et dans la plaine. Le ciel était pur et les étoiles s'allumaient les unes après les autres : la voûte illuminée présentait la forme d'un lustre immense. La lune montait silencieuse dans le firmament, et ses blancs et mystérieux rayons couraient comme des frissons sur le haut des collines. La température était douce. De petits feux allumés à la porte de plusieurs cabanes jetèrent une vive flamme sur différents points du village.

Pendant, Kironkis a ordonné qu'on ne troublât pas davantage le prisonnier. Le Conseil des Sachems devait décider sur son sort.

C'est ainsi que les sauvages de l'Amérique du Nord avaient l'habitude d'agir en pareille circonstance.

## X

Vers le milieu du village s'élevait un sycomore gigantesque sous lequel les sachems tenaient leurs assemblées. Ses feuilles, larges et nombreuses, les garantissaient des ardeurs du soleil pendant le jour, tandis que, au dire des sauvages, son ombre protectrice servait de retraite aux esprits bienfaisants durant la nuit.

Le Conseil s'assembla au pied de cet arbre.

Les sachems s'assirent en rond sur la terre nue, les jambes croisées.

Kironkis se leva et prit le premier la parole :

— Vaillants guerriers, dit-il, pendant que nous sommes allés fumer le calumet de la paix chez nos amis les Anglais, quelques autres guerriers de la tribu des Chichacas et des Natchez ont surpris un ennemi dans les forêts autrefois habitées par nos pères. Ils

l'ont saisi et amené au grand village pour que sa mort pût venger les mânes de ceux qui ont péri en défendant leur patrie. C'est celui-là même que vous voyez en ce moment attaché au pôteau attendant l'heure du supplice. Il appartient à la nation des Français, nos plus grands ennemis. Sachems de la sage tribu des Chichacas, vous êtes appelés à décider de son sort. Devons-nous le condamner au supplice du feu ou le retenir prisonnier ? Que les bons esprits président à la décision que vous allez donner.

Après ces quelques mots, le Grand Chef se rassit et céda la parole à d'autres guerriers.

Alors le jongleur se leva et dit :

—Frères qui avez connu la grandeur et la puissance de la nation des Chichacas, il s'agit ici de décider du sort du prisonnier qui est tombé entre nos mains. Sans l'arrivée du Grand Chef, il serait déjà consumé par le feu car la nation voulait sa mort. Depuis longtemps les esprits ne nous protègent plus ; les mânes des guerriers tués par la nation du guerrier blanc demandent vengeance. M'est avis qu'il faut le faire mourir : les bons génies nous seront plus favorables et les ombres de nos pères seront satisfaites.

Le jongleur reprit sa place au milieu du plus profond silence et promena ses regards sur l'assemblée pour voir si elle partageait son avis.

Quelques sachems firent un signe d'assentiment tandis que d'autres se tinrent sous la réserve.

Un deuxième guerrier que chacun admirait pour sa sagesse et son courage, se leva à son tour et parla ainsi :

—Le guerrier blanc mérite la mort pour les outrages que ceux de sa nation ont infligés à nos pères et à nous-mêmes. Nous ne sommes point les amis des Français : nous les avons combattus depuis bien des neiges. Toutefois le prisonnier ici présent semble être étranger aux pays des bois. Il n'a pas levé la hache contre la peau rouge. Il s'est égaré dans les forêts et les esprits l'ont conduit près du pays des Chichacas où il a été trouvé. Je suis d'avis que nous lui donnions l'hospitalité. Le guerrier blanc vient de la nation où règne le Grand Soleil : (1) il nous apprendra le maniement des armes nouvelles dont les Anglais viennent de nous faire présents. Nous pourrions toujours plus tard le mettre à mort lorsqu'il plaira au Grand Chef et aux sachems. Ces paroles d'Ontaya produisirent une vive excitation. Plusieurs sachems se levèrent pour approuver ce qu'avait dit le sage guerrier. D'autres agitèrent leurs mains en signe de désapprobation. Tous les membres du Conseil voulaient

(1) Le roi de France.

parler à la fois. La voix du jongleur dominait toutes les autres : le désordre devenait grand.

Jean Villars toujours cloué à son pôteau voyait de l'extrémité du village à la lueur des flammes des bûchers, les débats du Conseil. Il ne comprenait rien à leur langage mais il pensa bien qu'il s'agissait de son sort.

En entendant les clameurs qui divisaient l'assemblée, il jugea que l'opinion des sachems n'était pas unanime. Qu'allaient-ils faire de lui ? Qu'allait-il devenir, lui prisonnier au milieu de ces sauvages cruels ? Allaient-ils le condamner au supplice ou lui laisser la vie sauve en le retenant prisonnier ? Il ne pouvait le dire ! mais comme entre deux malheurs inévitables on choisit le moindre, il espérait qu'on le retiendrait prisonnier seulement. Dans cette dernière alternative toute espérance n'était pas perdue. La Providence et le temps lui procureraient l'occasion de reconquérir sa liberté. Il pourrait gagner l'affection des sauvages ou de quelque sauvage qui le laisseraient aller. Les ténèbres le protégeraient contre la poursuite de ses ennemis, s'il parvenait à s'échapper de leurs mains.

Comme cette pensée le consolait ! avec quelle avidité son âme savourait ces illusions. Oui, il se retrouverait libre ; il presserait sur son cœur ses deux enfants qu'il reverrait bientôt. L'espoir et la crainte s'emparaient tour à tour de son esprit.

Combien est pénible la situation de l'homme dans l'attente de son bonheur !

Que de craintes et d'espérances l'agitent à la fois ! A quelles tortures son âme inquiète est-elle soumise ! La moindre des circonstances, un signe, un rien, le transporte au plus fol espoir ou le précipite dans l'abîme du plus triste découragement ! !

Le Grand Chef, cependant, parvient à rétablir la paix parmi le Conseil. Un signe de sa main annonce qu'il veut parler. Le silence succède aux clameurs. Elevant la voix, il dit :

—Sages guerriers, je vois que les avis sont partagés sur le châ-timent qu'il convient d'infliger au prisonnier. Un d'entre vous a demandé sa mort, tandis que le vaillant Ontaya et plusieurs du Conseil se prononcent contre. Permettez au Grand Chef de dire ce qu'il pense sur le sort du prisonnier.

—Il y aura bientôt quarante neiges que j'ai levé la hache contre les Français. J'ai été présent à bien des combats dans les forêts de la Louisiane. Je les ai chassés comme on chasse les loups partout où je croyais les rencontrer. J'étais du nombre de ceux qui prirent part à la grande conspiration des Natchez. Malheureusement ce complot formidable ne réussit qu'en partie. Je ne péris

point, mais voulant un jour avec plusieurs guerriers surprendre un parti ennemi, je fus fait prisonnier et amené dans un camp de guerriers blancs. La mort ou l'esclavage m'étaient réservés. Une nuit, cependant, retenu par mes liens, j'étais couché près de plusieurs guerriers. La honte et la colère m'empêchaient de dormir. Un des guerriers blancs veillait sur nous. Souvent il approchait de moi : son regard exprimait la bonté. L'astre bienfaisant de la nuit brillait dans l'espace. Tout-à-coup j'entendis une voix qui prononçait mon nom en sanglottant. Je regardai dans la direction d'où partait la voix, et je vis une ombre se glisser dans la forêt et s'approcher de moi en me tendant les bras : je reconnus ma femme. Un cri de douleur s'échappa de ma poitrine. Je m'agitai sur ma couche et voulut briser mes liens, mais ce fut en vain. "Fuis, malheureuse femme, m'écriai-je, va trouver tes enfants qui pleureront ma mort." Je voulais encore parler, mais le guerrier blanc s'était approché et me fit signe de me taire. Et, se penchant vers moi :

"Frère, me dit-il, d'une voix basse pour ne pas réveiller ses compagnons, cette femme est ton épouse à ce que je vois ; tu as des enfants comme tu viens de le dire.—Oui, lui dis-je, d'une voix que la colère m'empêchait de réprimer.—Silence, ou tu es perdu, me répéta le guerrier blanc. Ecoute, c'est moi qui commande les guerriers que tu vois ici. Je puis en ce moment même te faire mourir ; je n'ai qu'un mot à dire, et ton âme ira rejoindre celle de tes frères qui sont morts. Mais si, à l'instant même, je te rends à la liberté, à ta famille, me promettras-tu d'agir de même envers un guerrier de ma nation qui tomberait entre tes mains ? Me promettas-tu de le défendre même au milieu des tiens et de l'arracher au supplice du feu ? Parle, décide de ton sort.

En entendant ces paroles je sentis mon cœur battre avec une extrême violence. Le guerrier blanc aimait l'homme des bois ; sa générosité vainquait ma colère. "Oui, frère, je te jure par les os de mon père que je conserverai les jours d'un guerrier de ta nation qui pourrait tomber en mon pouvoir ; je le défendrai au milieu des miens." La douleur me fit prêter ce serment. Je me le rappelle maintenant que l'occasion s'en présente.

—C'est bien, me dit le guerrier blanc après que j'eus fait ce serment et il coupa mes liens un à un. Lorsque je fus libre, il ajouta : "Rappelle-toi ta promesse, tu es libre maintenant, fuis loin de ce pays et retourne auprès de ta famille."

Après ce discours, le Grand Chef se tut ; de douloureux soupirs se présentaient à son esprit. Le Conseil était visiblement ému. Tous, à l'exception du jongleur, étaient d'avis de laisser la vie au

prisonnier. Lui aussi pouvait avoir une femme et des enfants qui pleureraient sa mort.

Après quelques instants de silence il reprit :

—Que les mauvais esprits ne divisent pas le Conseil des sages sachems ; qu'il donne l'hospitalité au Français. Parmi les présents que nous ont faits les Anglais nous avons des armes nouvelles dont nous ne connaissons pas parfaitement l'usage, le prisonnier nous apprendra comment nous en servir.

Lorsque le Grand Chef eut cessé de parler le Conseil adopta son avis et fit grâce au prisonnier de la vie sinon de la liberté immédiate.

Après cette décision le Conseil se dispersa et chacun regagna sa cabane.

A. GAGNON.

(à continuer.)

## LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

Il y a dix-huit siècles, un prodige éclatant s'opéra dans l'univers. Les esprits qui languissaient partout au sein des ténèbres allaient être enfin éclairés. Au milieu de cette nuit païenne, qui enveloppait le monde comme d'un suaire, tout-à-coup une grande lumière se fit au ciel, et, au même moment, une voix mystérieuse, sortie de l'immensité, frappa l'oreille humaine ; elle disait l'hymne de la délivrance : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis!* Cette voix d'En Haut, plus douce que la suave harmonie qui s'exhale de la lyre des poètes, plus puissante que les éclats de la foudre, ranima la nature endormie ; et les gorges des vallées, et l'orchestre des bois, mariant leurs murmures au céleste concert, renvoyèrent joyeusement aux échos des montagnes ce chant sublime : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !*

Or, que signifiaient ces prodigieuses paroles jetées dans l'espace à une sphère où Dieu seul n'était pas adoré, et où le mal exerçait de temps immémorial un contrôle souverain ? Était-ce un présage de mort ? Non certes, c'était la nouvelle de la vie !

Un homme, unique dans les annales de l'humanité, venait de toucher au seuil de l'existence. Rien ne le distinguait extérieurement du reste des mortels, mais déjà il portait dans les profondeurs lumineuses de sa pensée la réhabilitation et le salut de sa race. Prédit longtemps d'avance, appelé depuis trois mille ans par les vœux ardents de tout un peuple, salué du haut des cieux par des anges, les merveilles qui entourèrent son berceau semblaient être le prélude d'une ovation continuelle.

Mais né pour souffrir, cet homme ne connut jamais dans sa carrière extraordinaire que la pauvreté, la persécution, l'outrage et la douleur. Honni, repoussé par ceux mêmes qui avaient attendu le plus impatiemment sa venue, sans prestige, sans autre autorité que celle que donnent la vertu et un commerce intime avec la Divinité, il marcha sans faste, sans armées et sans char de triomphe, songeant à quelque chose de plus durable et de plus grand que les conquêtes d'Alexandre et de César.

Mais visiblement destitué de tout appui, il paraissait devoir faillir à l'exécution de la tâche surhumaine qu'il attestait hautement avoir mission de remplir.

Que voulait cet homme ?

Une chose étonnante, impossible.

Armé d'une croix, instrument de supplice des brigands et des esclaves, il rêvait à l'empire universel, et pourtant, il proclamait aussi que son royaume n'était pas de ce monde. Il prêchait une religion nouvelle, dont il devait être le premier martyr, religion toute de mortification, de dévouement et de prière, ennemie des passions et des préjugés dominants, exigeant la soumission entière de la raison à ses dogmes, et du cœur à ses préceptes, se posant en face du polythéisme et des sectes hébraïques comme une contradiction et une censure, comme l'antagoniste de toutes les idées reçues, la réformatrice des mœurs, enfin, comme la suprême et exclusive expression de la vérité ; non moins propre, puisque l'événement l'a démontré, à satisfaire la haute intelligence du philosophe que l'esprit borné du vulgaire.

Couvert d'opprobres et de mépris, en proie à la haine commune des Juifs et des Gentils, cet homme allait partout s'affirmant le Fils de Dieu, Dieu lui-même en présence d'amis et d'ennemis, exposant avec simplicité sa doctrine qu'il devait finir par sceller de son sang, la prouvant et la confirmant par une multitude de miracles marqués au coin de la bonté, n'ayant pour cortège que des misères à bénir, des afflictions à soulager, des fautes à pardonner et des malades à guérir, illustrant chacun de ses pas par des actions miraculeuses qui furent autant de bienfaits. Sa charité n'eut pas de bornes non plus que ses malheurs. Mais indifférent à ses propres maux, on le retrouve toujours séchant les pleurs, ou attendrissant les coupables pour noyer leurs péchés dans leurs larmes repentantes, n'usant jamais de ses pouvoirs surnaturels qu'en faveur des malheureux. Doué de toutes les qualités imaginables de l'esprit et du cœur, il fut en toutes choses un modèle accompli. Ses discours et ses actes, empreints d'une sagesse plus pratique, plus élevée, infiniment plus parfaite que celle de Socrate, d'une philosophie plus consolante et bien autrement divine que celle de Platon, rayonnant d'une clarté et d'une originalité incomparables, respirent l'amour le plus profond et la connaissance la plus entière de Dieu et des hommes. Tout en la perfectionnant, ils reproduisent comme dans un miroir, et en traits ineffaçables, cette image pure et sereine de l'idéal que nous entrevoyons dans les secrets replis de nos âmes.

Il n'a point cet extérieur affecté, dur et farouche, cette apparence stoïque et superbe dont font parade les sages de l'antiquité. En lui au contraire, tout est simple, gracieux, naturel. Son extrême amabilité, le charme attrayant de son caractère se dévoilent jusque dans les pages pénétrées de son souffle, qui, sous le nom d'Évangile, consacrent et perpétuent sa mémoire. Il fut le plus

grand, le plus juste entre les enfants de la femme : il en fut aussi le plus aimable et le plus doux.

Cependant, il commande en maître à la nature, qui reconnaît sa voix et se hâte d'obéir ; avec lui, la mort même n'est plus sûre de sa proie : il la lui arrache plusieurs fois, touché par l'amitié, ou les sanglots d'une mère, ou par la foi du centenier ; et dans l'exercice de cette puissance redoutable, son langage et son attitude n'ont rien qui trahisse un mouvement d'orgueil ou la plus légère émotion. Il parle simplement d'une gloire éternelle comme s'il en était le dispensateur ; et tandis qu'il émeut, qu'il étonne le monde par des faits d'une grandeur inouïe, et des paroles telles que jamais il n'en vint de semblables aux lèvres de personne, lui demeure calme et digne : l'étonnement des autres lui laisse toute sa présence et sa liberté d'esprit.

En une seule circonstance, il se troubla lui-même : *turbavit se-  
ipsum* : nul ne pouvant avoir ce pouvoir sur sa personne divine.  
• Ce fut à l'occasion de la mort de Lazare qu'il aimait. En cette  
conjoncture mémorable, il pleura avec Marie, la sœur désolée  
de Lazare, et avec les juifs qui étaient accourus avec elle pour lui  
faire part du malheur qui les avait frappés durant son absence de  
Béthanie. *Dixerunt ergo Judæi : Ecce quomodo amabat eum.*

L'Évangéliste, remarque saint Cyrille, raconte avec une sorte  
de stupeur les pleurs de Jésus. Et qu'y a-t-il de plus attendrissant  
dans les lettres profanes que toute cette narration de la résurrec-  
tion de Lazare ? Le trait qui la termine fait peu d'honneur à cette  
triste nature humaine : *Ab illo ergo die cogitaverunt ut interficerent  
eum.* Jésus venait de rappeler à la vie le meilleur de leurs conci-  
toyens, et ce fut de ce jour-là même que les Pharisiens et les  
Princes des prêtres, instruits du miracle, pensèrent à en tuer  
l'auteur.

Haï des grands dont il censure l'égoïsme, l'orgueil, l'hypocrisie,  
le luxe et l'insensibilité, c'est aux foyers glacés de l'indigence et  
parmi les innombrables déshérités de la terre qu'il se plaît davan-  
tage à exercer son bienfaisant ministère. Avec une douceur  
ineffable, il les exhorte à sanctifier leurs peines, et à supporter  
patiemment les épreuves, il leur inspire le dédain des choses maté-  
rielles, leur révèle qu'ils n'ont point la plus mauvaise part ici-bas,  
puisque leurs souffrances leur préparent ailleurs une place où ils  
connaîtront un bonheur infini ; à chaque instant, il montre, veil-  
lant au-dessus de leurs têtes, un Dieu bon, protecteur, consolateur,  
rémunérateur et sauveur qui veut être aimé, qui leur demande  
leur cœur et leur prière, prêt à leur donner en retour la paix, le  
contentement intérieur, en attendant qu'il les introduise à la fin de

leur exil dans la patrie permanente des âmes, terme de leur rapide voyage aux mystères de cette vie.

Ni les persécutions, ni les insultes, ni la haine n'ont prise sur lui. Il désarme les unes et les autres par son inénarrable bonté, ou les lasse par son inaltérable patience. Trahisons, promesses, menaces, et même la vue des supplices qu'on lui réserve, tout cela est impuissant à lui faire abandonner le but grandiose vers lequel il s'achemine impassible, toujours seul contre tous !

Sa vie, dont il consacra toutes les heures au service des autres, ne fut qu'un long et douloureux martyre depuis le jour à jamais béni où il quitta pour notre rédemption la chaumière de Nazareth, berceau de son obscure et laborieuse jeunesse, jusqu'à celui où gravitant au Calvaire, ses épaules courbées sous le faix de la croix, il y consumma par un sacrifice suprême l'œuvre pour laquelle il avait déjà tant souffert.

Ses dernières paroles furent une formule de pardon, une invocation touchante à son Père, et l'annonce de l'accomplissement des choses. Son dernier soupir fut un soupir de miséricorde ; et lorsqu'arriva le moment solennel où le soleil voila sa face d'un nuage de deuil, pour ne pas éclairer le crime inouï qui allait se commettre, où la terre, sur le point d'enfanter un nouvel univers, tressaillit soudain comme frappée de vertige, où les morts réveillés brusquement de leur sommeil, et secouant la poussière du tombeau, se répandirent couverts de leurs linceuls dans les rues de Jérusalem, enveloppées de ténèbres, alors on aperçut réunies sur la montagne, à genoux devant le Dieu Martyr, Marie immaculée et Madeleine pénitente, pour nous apprendre par ce spectacle sublime d'une Mère sans tache et d'une pécheresse purifiée gémissant ensemble au pied de la croix sur laquelle gisait leur commun Amour, que les bras de sa charité s'ouvrent avec une pareille tendresse à l'innocence et au repentir !

*Ignem veni mittere in terram; quid volo nisi ut accendantur ?* " Je suis venu apporter un feu nouveau à la terre, s'était-il écrié, et qu'est-ce que je veux sinon qu'il l'enflamme ? "

Il y a une grande vérité cachée dans cette fable du dieu mourant lentement sur un rocher de la main d'un dieu pour avoir ravi le feu sacré du ciel. Le divin Prométhée de l'Évangile expiant au milieu des tortures les bienfaits dont il dotait le genre humain, est la réalisation historique de cette figure prodigieuse qu'on est étonné de voir resplendir au sein des ombres du paganisme.

Ainsi s'accomplit le dernier acte de la Justice Suprême. Il fallait que le Christ fût mis à mort pour que la miséricorde de Dieu pût éclater ensuite dans sa vivifiante splendeur.

Jésus-Christ avait révélé tous les mystères. Il avait déchiré le voile qui obscurcissait le sens des prophéties complètement réalisées en sa personne. Il avait inculqué aux mortels la science de la vie et la science de la mort, de la vie qui fait les saints, de la mort qui fait les martyrs. Il vécut et mourut ainsi qu'il l'avait enseigné. Le premier, il offrit un parfait modèle de cette perfection qu'il ordonnait à ceux aspirant à le suivre de plus près, et qu'il conseille à tous, afin qu'au jour des rétributions, il y ait multitude dans le Ciel, dont l'homme s'était volontairement fermé les portes au sortir de la création.

Certain du triomphe avant même d'avoir combattu, le Christ ne s'associe que douze hommes choisis aux degrés infimes de l'échelle sociale : malgré leur ignorance et l'infériorité de leur condition, c'est eux qu'il destine, dans son plan merveilleux, à devenir les apôtres, c'est-à-dire, les maîtres spirituels et les régénérateurs des nations, plongées depuis des siècles dans un abîme de maux, d'où elles n'avaient plus l'espérance de sortir.

Pour les gagner et les attacher à sa cause, il ne fait pas briller et miroiter à leurs yeux le vain éclat des honneurs et des richesses. Les poursuites, les humiliations, le mépris, les tourments, l'oppression, l'exil et le martyre : voilà la désolante perspective que son génie prophétique déroule et expose à leurs regards consternés. Sans trésors, il leur faudra parcourir des régions lointaines, fonder des églises, nourrir les pauvres, pourvoir à tous les besoins de la communauté chrétienne. Mais qu'importe ! Sans lettres, ils devront triompher des lumières des savants, de l'éloquence des rhéteurs, des raisonnements des philosophes, des artifices des prêtres, des calculs compromettants de la politique, des superstitions et des préjugés, de l'ignorance de la plèbe. Que leur importe ? Sans armes, ils auront à vaincre des myriades d'adversaires. Qu'importe ! Le Maître leur a prêté, promis et assuré la victoire.

*Allez*, leur a-t-il prescrit, et ils iront, sans regarder en arrière, sans compter les obstacles, sans songer aux ennemis.

S'inclinant sous cet ordre, croyant obstinément à la foi jurée, ils iront, ces hommes simples et pusillanimes qui, quelques jours auparavant, fuyaient éperdus, épouvantés devant quelques soldats ; ils iront, ces ignorants dans l'art de bien dire, ne possédant pour toute science que Jésus-Christ et sa parole, ils iront, pleins d'une sainte audace, animés d'une force irrésistible, émouvoir les proconsuls dans leurs prétoires, les Césars sur leur trône, remplir de fureur et d'effroi les faux dieux sur leurs autels. Ils iront ensevelir les idoles sous les ruines de leurs temples, enchaîner les multitudes à leur char triomphal. Ils iront planter l'étendard de la Croix plus

loin qu'Alexandre et César n'ont porté leurs armes, délivrer de la servitude, en les évangélisant, plus de peuples que ces fameux conquérants n'en ont autrefois réduit en esclavage. En leur disant au revoir dans les cieus où il s'en allait reprendre place à la droite de son Père, le Rédempteur leur avait donné le monde à conquérir. Aussi, ils ne s'arrêteront, ils ne déposeront le lourd fardeau de l'apostolat que quand ils l'auront fait passer sous sa loi. Témoins oculaires de tant de prodiges, ils les proclameront aux quatre vents du ciel, et plutôt que de se taire ou d'être parjures, ils se laisseront égorger.

Mais s'ils expirent dans les supplices, ils ne périront pas tout entiers. Arrosé de leurs sueurs, fécondé de leur sang, l'arbre de la foi dont ils ont jeté partout la semence, fleurira, il fructifiera sur leur tombe. Leur mémoire sainte, victorieuse de l'oubli, traversera le temps et l'espace, pour venir, après deux mille ans, consoler l'âme affligée et fortifier encore l'indomptable courage de leurs successeurs.

Parmi eux, il en est un à qui le Chef Suprême a remis ses pouvoirs, lui conférant avec la plénitude du sacerdoce, une autorité souveraine, imprescriptible, infaillible sur les brebis et les pasteurs du troupeau confié pour toujours à sa garde. *Pasce agnos meos, pasce oves meas.*

Et après lui avoir découvert l'étendue immense des attributions de sa charge qui prime toutes les autres, si colossale que l'accomplissement en semble impossible à un simple mortel ; après lui en avoir également signalé les redoutables devoirs en lui prophétisant de quelle vie de dévouement il devait vivre, il ranima son ardeur presque éteinte par ces révélations terribles, en lui annonçant que la persécution ne ferait que le grandir et accroître sa puissance ; que l'enfer dût-il rassembler toutes ses forces, comme l'océan furieux qui s'efforce de rompre ses digues, ne saurait ébranler le roc sur lequel il bâtira son Eglise : *Tu es Petrus, et super hanc petram œdificabo ecclesiam meam, et portas inferi non prævalebunt adversus eam.* Et l'Evangéliste ajoute : *Et cum hoc dixisset dicit ei : Sequere me.* Ce fut donc aussitôt après cette investiture de St. Pierre que Jésus-Christ se retournant vers lui, lui fit à part un commandement exprès de le suivre ; il le lui répéta deux fois : montrant ainsi que le Premier Pontife doit marcher d'un effort continu, d'un pas infatigable, dans la voie qui mène à Dieu par le chemin du Calvaire.

Après avoir lutté obscurément dans l'arène sociale, l'Eglise est entrée sur la scène publique comme martyr sous le règne de Néron ; depuis, tous les acteurs qui y figuraient à des titres divers,

se sont successivement éclipsés ; mais elle, seul personnage qui ait survécu à de si épouvantables désastres, après avoir été pourtant attaquée avec plus d'emportement et de constance que les autres, continue de remplir ce théâtre de sa présence ; et si elle ne mène plus le drame en apparence, au fond, c'est elle qui en est encore le principal inspirateur.

D'abord frêle arbrisseau, transplanté des plaines de la Judée sur un sol ingrat qui se refuse à la culture, dans une atmosphère meurtrière où tout se fane, dépérit, s'empoisonne et meurt ; violemment secoué par des vents en furie qui l'assaillent de toutes parts, impatients de cette résistance inattendue qu'il oppose à leurs coups, il ne succombera pas néanmoins dans cette lutte inégale où tous les éléments se déchainent contre lui. Sa nature, vivace et impérissable, puisera plutôt dans ces agitations une vigueur si étonnante que par elle, il soumettra les obstacles qui contrarient son développement, et leur faisant changer d'objet, il les réunira tous contre ses deux principaux antagonistes : le polythéisme des Gentils et le despotisme théocratique des Césars. Vainement croit-on l'avoir enseveli sous la cendre des bûchers ; il se relève toujours plus verdoyant et plus ferme sur sa base de ces secousses passagères qui servent à multiplier ses forces, et affaiblissent l'ennemi. Longtemps alors, on le tint éloigné du grand jour, car le ciel s'était fait d'airain au-dessus de sa tête, nulle brise éthérée ne passait par les airs pour caresser de son aile le triste et pauvre feuillage de l'arbre de la foi. Caché dans les entrailles de la terre, il prit une seconde naissance au sein des tombeaux, pendant que retentissait de tous côtés le cri barbare : "*Aux lions, les chrétiens aux lions !*" et que le colosse romain, s'affaissant sur lui-même, répondait à ces clameurs par de sourds mugissements. Mais enfin, lorsque le calme eut succédé aux terribles orages que l'enfer avait soulevés en tous lieux pour l'anéantir, il sortit de la prison où l'avait enfermé l'amour des nobles proscrits du césarisme : et il put s'épanouir librement au soleil qui, cette fois, devait favoriser son essor.

Fécondé ensuite par les rosées bienfaisantes que peuples et rois font pleuvoir sur lui de concert, l'arbre grandit, et bientôt il couvre de ses branches tutélaires et chargées de fruits toute la surface de l'Europe. Les cœurs brisés s'empressent de chercher sous son ombre l'oubli ou la guérison de leurs infortunes, tandis que les âmes énergiques viennent y retremper leur valeur. Cultivé avec amour, avec une sollicitude et un zèle sans limites, il va finir par envelopper rapidement de ses innombrables réseaux la vaste étendue des deux mondes, quand le mal et l'erreur vaincus par le Christ, mais avides de venger leur défaite, tentent un suprême effort pour ressaisir

l'empire qui leur avait sans cesse échappé depuis la chute de l'ancienne Rome, et surtout depuis la création de cette forte société chrétienne du moyen-âge.

Un homme qui (plus que tout autre peut-être,) avait senti dans sa solitude son influence généreuse, conçut le projet de le dépouiller d'un certain luxe de végétation qui menaçait la circulation spontanée de la sève nourricière ; mais cette entreprise déjà commencée par l'intelligente initiative des papes, ne pouvait et ne devait être conduite à bonne fin que par eux. Luther gâta tout en voulant tout réformer : d'autres, mieux inspirés, devaient extirper les rejetons inutiles et accroître la vitalité de l'arbre de l'Eglise. En continuant l'allégorie, nous dirons que, au lieu de ne retrancher que les pousses qui absorbaient une portion des suc végétaux au détriment de la masse, en jardinier inhabile, le moine de Wittemberg s'attaqua à la racine de l'arbre, et une bonne partie s'en détacha aussitôt sous ses coups. Depuis lors, les fléaux n'ont pas cessé de fondre sur l'Eglise. Autour de l'*arbre de vie*, de nouveau le sol se fait aride. Des souffles mortels, semblables au simoun qui brûle l'air de ses feux, ont flétri, desséché sa couronne de verdure. Mais le tronc demeure indestructible : et la hache, et les leviers, et les torches des "démolisseurs stupides" peuvent à peine entamer l'enveloppe qui le protège contre leur aveugle fureur !

Sous une forme allégorique, nous venons de voir l'origine, le développement, les travaux, les joies et les souffrances de cette divine Eglise du Christ, dont le devoir est de combattre jusqu'à la fin les combats du bien contre le mal, et qui, fidèle à sa mission, a combattu toujours sans compter les ennemis.

Reprenons maintenant les choses à leur principe, et les faits dans leur ordre, pour nous rendre compte par le détail des situations diverses et des obstacles variés au milieu desquels se sont heureusement produits ces événements qui ont changé la face de l'univers. L'étude du passé est l'instruction du présent, et elle sert à prévoir et préparer l'avenir.

Notre intention n'est pas de tracer un cours d'histoire, ou de condenser dans une rigoureuse synthèse une série d'arguments en faveur d'un système : mais elle consiste simplement à poursuivre l'œuvre que nous avons commencée, tout en espérant que, plus tard, nous trouverons le loisir et les forces de compléter ce que nous n'avons fait qu'esquisser jusqu'ici.

F. X. DEMERS.

(à continuer)

# LE PAYS DES FOURRURES

---

(suite)

## CHAPITRE XII

### LE SOLEIL DE MINUIT

Cette affirmation du sergent Long n'était-elle pas peut-être un peu hasardée. On avait dansé, c'était un fait évident, mais quelle que soit sa légèreté, pouvait-on conclure que, seul, un Français avait pu exécuter cette danse ?

Cependant, le lieutenant Jasper Hobson partagea l'opinion de son sergent,—opinion que personne, d'ailleurs, ne trouva trop affirmative. Et tous tinrent pour certain qu'une troupe de voyageurs, dans laquelle on comptait au moins un compatriote de Vestris, avait séjourné récemment en cet endroit.

On le comprend, cette découverte ne satisfit pas le lieutenant. Jasper Hobson dut craindre d'avoir été devancé par des concurrents sur les territoires du nord-ouest de l'Amérique anglaise, et, si secret que la Compagnie eût tenu son projet, il avait été sans doute divulgué dans les centres commerciaux du Canada ou des Etats de l'Union.

Lors donc qu'il reprit sa marche un instant interrompue, le lieutenant parut singulièrement soucieux ; mais, à ce point de son voyage, il ne pouvait songer à revenir sur ses pas.

Après cet incident, Mrs. Paulina Barnett fut naturellement amenée à lui faire cette question :

“ Mais, monsieur Jasper, on rencontre donc encore des Français sur les territoires du continent arctique ?

—Oui, madame, répondit Jasper Hobson, ou sinon des Français, du moins, ce qui est à peu près la même chose, des Canadiens, qui descendent des anciens maîtres du Canada, au temps où le Canada appartenait à la France,—et à vrai dire, ces gens-là sont nos plus redoutables rivaux.

—Je croyais cependant, reprit la voyageuse, que depuis qu'elle avait absorbé l'ancienne Compagnie du nord-ouest, la Compagnie de la baie d'Hudson se trouvait sans concurrents sur le continent américain ?

—Madame, répondit Jasper Hobson, s'il n'existe plus d'association importante qui se livre maintenant au trafic des pelleteries en dehors de la nôtre, il se trouve encore des associations particulières parfaitement indépendantes. En général, ce sont des sociétés américaines, qui ont très-judicieusement conservé à leur service des agents ou des descendants d'agents français.

—Ces agents étaient donc tenus en haute estime ? demanda Mrs. Paulina Barnett.

—Certainement, madame, et à bon droit. Pendant les quarante-vingt-quatorze ans que dura la suprématie de la France au Canada, ces agents français se montrèrent constamment supérieurs aux nôtres. Il faut savoir rendre justice, même à ses rivaux.

—Surtout à ses rivaux ! ajouta Mrs. Paulina Barnett.

—Oui... surtout... A cette époque, les chasseurs français, quittant Montréal, leur principal établissement, s'avançaient dans le nord plus hardiment que tous autres. Ils vivaient pendant des années entières au milieu des tribus indiennes. Ils s'y mariaient quelquefois. On les nommait *coureurs des bois* ou *voyageurs canadiens*, et ils se traitaient entre eux de cousins et de frères. C'étaient des hommes audacieux, habiles, très-experts dans la navigation fluviale, très-braves, très-insoucians, se pliant à tout avec cette souplesse particulière à leur race, très-loyaux, très-gais, et toujours prêts, en n'importe quelle circonstance, à chanter comme à danser !

—Et vous supposez que cette troupe de voyageurs, dont nous venons de reconnaître les traces, ne s'est avancée si loin que dans le but de chasser les animaux à fourrures ?

—Aucune autre hypothèse ne peut être admise, madame, répondit le lieutenant Hobson, et, certainement, ces gens-là sont en quête de nouveaux territoires de chasse. Mais puisqu'il n'y a aucun moyen de les arrêter, tâchons d'atteindre au plus tôt notre but, et nous lutterons courageusement contre toute concurrence !”

Le lieutenant Hobson avait pris son parti d'une concurrence probable, à laquelle, d'ailleurs, il ne pouvait s'opposer, et il pressa la marche de son détachement afin de s'élever plus promptement

au-dessus du soixante-dixième parallèle. Peut-être—il l'espérait du moins—ses rivaux ne le suivraient-ils pas jusque-là.

Pendant les jours suivants, la petite troupe redescendit d'une vingtaine de milles vers le sud, afin de contourner plus aisément la baie Franklin. Le pays conservait toujours son aspect verdoyant. Les quadrupèdes et les oiseaux déjà observés le fréquentaient en grand nombre, et il était probable que toute l'extrémité nord-ouest du continent amériocain était ainsi peuplée.

La mer qui baignait ce littoral s'étendait alors sans limites devant le regard. Les cartes les plus récentes ne portaient, d'ailleurs, aucune terre au nord du littoral américain. C'était l'espace libre, et la banquise seule avait pu empêcher les navigateurs du détroit de Behring de s'élever jusqu'au pôle.

Le 4 juillet, le détachement avait tourné une autre baie très-profondément échancrée, la baie Wasburn, et il atteignit la pointe extrême d'un lac peu connu jusqu'alors, qui ne couvrait qu'une petite surface du territoire,—à peine deux milles carrés. Ce n'était véritablement qu'un lagon d'eau douce, un vaste étang, et non point un lac.

Les traîneaux cheminaient paisiblement et facilement. L'aspect du pays était tentant pour le fondateur d'une factorerie nouvelle, et il était probable qu'un fort, établi à l'extrémité du cap Bathurst, ayant derrière lui ce lagon, devant lui le grand chemin du détroit de Behring, c'est-à-dire la mer libre alors, libre toujours pendant les quatre ou cinq mois de la saison chaude, se trouverait ainsi dans une situation très-favorable pour son exportation et son ravitaillement.

Le lendemain, 5 juillet, vers trois heures après-midi, le détachement s'arrêtait enfin à l'extrémité du cap Bathurst. Restait à relever la position exacte de ce cap, que les cartes plaçaient au-dessus du soixante-dixième parallèle. Mais on ne pouvait se fier au lever hydrographique de ces côtes, qui n'avait encore pu être fait avec une précision suffisante. En attendant, Jasper Hobson résolut de s'arrêter en cet endroit.

—Qui nous empêche de nous fixer définitivement ici? demanda le caporal Joliffe. Vous conviendrez, mon lieutenant, que l'endroit est séduisant!

—Il vous séduira sans doute bien davantage, répondit le lieutenant Hobson, si vous y touchez une double paye, caporal!

—Cela n'est pas douteux, répondit le caporal Joliffe, et il faut se conformer aux instructions de la Compagnie.

—Patientez donc jusqu'à demain, ajouta Jasper Hobson, et si, comme je le suppose, ce cap Bathurst est réellement situé au-delà

du soixante-dixième degré de latitude septentrionale, eh bien ! nous y planterons notre tente !”

L'emplacement était favorable, en effet, pour fonder une factorerie. Les rivages du lagon, bordés de collines boisées, pouvaient fournir abondamment les pins, les bouleaux et autres essences nécessaires à la construction, puis au chauffage du nouveau fort. Le lieutenant, s'étant avancé avec quelques-uns de ses compagnons jusqu'à l'extrémité même du cap, observa que, dans l'ouest, la côte se courbait suivant un arc très-allongé. Des falaises assez élevées fermaient l'horizon à quelques milles au-delà. Quant aux eaux du lagon, on reconnut qu'elles étaient douces, et non saumâtres, comme on eût pu le penser, à raison du voisinage de la mer. Mais, en tout cas, l'eau douce n'eût pas manqué à la colonie, même au cas où ces eaux eussent été impotables, car une petite rivière, alors limpide et fraîche, coulait vers l'océan Glacial et s'y jetait par une étroite embouchure, à quelques centaines de pas dans le sud-est du cap Bathurst. Cette embouchure, protégée, non par des roches, mais par un amoncellement assez singulier de terre et de sable, formait un port naturel, dans lequel deux ou trois navires eussent été parfaitement couverts contre les vents du large. Cette disposition pouvait être avantageusement utilisée pour le mouillage des bâtiments qui viendraient, dans la suite, du détroit de Behring. Jasper Hobson, par galanterie pour la voyageuse, donna à ce petit cours d'eau le nom de Paulina-river, et au petit port le nom de port Barnett, ce dont la voyageuse se montra enchantée.

En construisant le fort un peu en arrière de la pointe formée par le cap Bathurst, la maison principale aussi bien que les magasins devaient être abrités absolument des vents les plus froids. L'élévation même du cap contribuerait à les défendre contre ces violents chasse-neiges, qui, en quelques heures, peuvent ensevelir des habitations entières sous leurs épaisses avalanches. L'espace compris entre le pied du promontoire et le rivage du lagon était assez vaste pour recevoir les constructions nécessités par l'exploitation d'une factorerie. On pouvait même l'entourer d'une enceinte palissadée, qui s'appuyerait aux premières rampes de la falaise, et couronner le cap lui-même d'une redoute fortifiée,—travaux purement défensifs, mais utiles au cas où des concurrents songeraient à s'établir sur ce territoire. Aussi, Jasper Hobson, sans songer à les exécuter encore, observa-t-il avec satisfaction que la situation était facile à défendre.

Le temps était alors très-beau et la chaleur assez forte. Aucun nuage, ni à l'horizon, ni au zénith. Seulement, ce ciel limpide des pays tempérés et des pays chauds, il ne fallait pas le chercher

sous ces hautes latitudes. Pendant l'été, une légère brume restait presque incessamment suspendue dans l'atmosphère ; mais, à la saison d'hiver, quand les montagnes de glace s'immobilisaient, lorsque le rauque vent du nord battait de plein fouet les falaises, quand une nuit de quatre mois s'étendait sur ces continents, que devait être le cap Bathurst ? Pas un seul des compagnons de Jasper Hobson n'y songeait alors, car le temps était superbe, le paysage verdoyant, la température chaude, la mer étincillante.

Un campement provisoire, dont les traîneaux fournirent tout le matériel, avait été disposé pour la nuit, sur les bords mêmes du lagon. Jusqu'au soir, Mrs. Paulina Barnett, le lieutenant, Thomas Black lui-même et le sergent Long parcoururent le pays environnant afin d'en reconnaître les ressources. Ce territoire convenait sous tous les rapports. Jasper Hobson avait hâte d'être au lendemain, afin d'en relever la situation exacte, et de savoir s'il se trouvait dans les conditions recommandées par la compagnie de la baie d'Hudson.

—Eh bien, lieutenant, lui dit l'astronome, quand ils eurent achevé leur exploration, voilà une contrée véritablement charmante, et je n'aurais jamais cru qu'un tel pays pût se trouver au-delà du Cercle polaire.

—Eh ! monsieur Black, c'est ici que se voient les plus beaux pays du monde ! répondit Jasper Hobson, et je suis impatient de déterminer la latitude et la longitude de celui-ci.

—La latitude surtout ! reprit l'astronome, qui ne pensait jamais qu'à sa future éclipse, et je crois que vos braves compagnons ne sont pas moins impatients que vous, monsieur Hobson. Double paye, si vous vous fixez au-delà du soixante-dixième parallèle !

—Mais vous-même, monsieur Black, demanda Mrs. Paulina Barnett, n'avez-vous pas un intérêt—un intérêt purement scientifique—à dépasser ce parallèle ?

—Sans doute, madame, sans doute, j'ai intérêt à le dépasser, mais pas trop, cependant, répondit l'astronome. Suivant les calculs des éphémérides, qui sont d'une exactitude absolue, l'éclipse du soleil, que je suis chargé d'observer, ne sera totale que pour un observateur placé un peu au-delà du soixante-dixième degré. Je suis donc aussi impatient que notre lieutenant de relever la position du cap Bathurst !

—Mais j'y pense, monsieur Black, dit la voyageuse, cette éclipse de soleil, ce n'est que le 18 juillet qu'elle doit se produire, si je ne me trompe ?

—Oui, madame, le 18 juillet 1860.

—Et nous ne sommes encore qu'au 5 juillet 1859 ! Le phénomène n'aura donc lieu que dans un an !

—J'en conviens, madame, répondit l'astronome. Mais si je n'étais parti que l'année prochaine, convenez que j'aurais couru le risque d'arriver trop tard !

—En effet, monsieur Black, répliqua Jasper Hobson, et vous avez bien fait de partir un an d'avance. De cette façon, vous êtes certain de ne point manquer votre éclipse. Car, je vous l'avoue, notre voyage du fort Reliance au Cap Bathurst s'est accompli dans des conditions très-favorables et très-exceptionnelles. Nous n'avons éprouvé que peu de fatigues, et conséquemment peu de retards. A vous dire vrai, je ne comptais pas avoir atteint cette partie du littoral avant la mi-août, et si l'éclipse avait dû se produire le 18 juillet 1859, c'est-à-dire cette année, vous auriez fort bien pu la manquer. Et d'ailleurs, nous ne savons même pas encore si nous sommes au-dessus du soixante-dixième parallèle.

—Aussi, mon cher lieutenant, répondit Thomas Black, je ne regrette point le voyage que j'ai fait en votre compagnie, et j'attendrai patiemment mon éclipse jusqu'à l'année prochaine. La blonde Phœbé est une assez grande dame, j'imagine, pour qu'on lui fasse l'honneur de l'attendre ! ”

Le lendemain, 6 juillet, peu de temps avant-midi, Jasper Hobson et Thomas Black avaient pris leurs dispositions pour obtenir un relèvement rigoureusement exact du Cap Bathurst, c'est-à-dire sa position en longitude et en latitude. Ce jour-là, le soleil brillait avec une netteté suffisante pour qu'il fût possible d'en relever rigoureusement les contours. De plus, à cette époque de l'année, il avait acquis son maximum de hauteur au-dessus de l'horizon, et, par conséquent, sa culmination, lors de son passage au méridien, devait rendre plus facile le travail des deux observateurs.

Déjà, la veille, et dans la matinée, en prenant différentes hauteurs, et au moyen d'un calcul d'angles horaires, le lieutenant et l'astronome avaient obtenu avec une extrême précision la longitude du lieu. Mais son élévation en latitude était la circonstance qui préoccupait surtout Jasper Hobson. Peu importait, en effet, le méridien du cap Bathurst, si le cap Bathurst se trouvait situé au-delà du soixante-dixième parallèle.

Midi approchait. Tous les hommes composant le détachement entourèrent les observateurs, qui s'étaient munis de leurs sextants. Ces braves gens attendaient le résultat de l'observation avec une impatience qui se comprendra facilement. En effet, il s'agissait pour eux de savoir s'ils étaient arrivés au but de leur voyage, ou

s'ils devaient continuer à chercher sur un autre point du littoral un territoire placé dans les conditions voulues par la Compagnie ?

Or, cette dernière alternative n'aurait probablement amené aucun résultat satisfaisant. En effet,—d'après les cartes, fort imparfaites, il est vrai, de cette portion du rivage américain,—la côte, à partir du cap Bathurst, s'infléchissant vers l'ouest, redescendait au-dessous du soixante-dixième parallèle, et ne le dépassait de nouveau que dans cette Amérique russe sur laquelle des Anglais n'avaient encore aucun droit à s'établir. Ce n'était pas sans raison que Jasper Hobson, après avoir consciencieusement étudié la cartographie de ces terres boréales, s'était dirigé vers le cap Bathurst. Ce cap, en effet, s'élançait comme une pointe au-dessus du soixante-dixième parallèle, et, entre les cent et cent-cinquantième méridiens, nul autre promontoire, appartenant au continent proprement dit, c'est-à-dire à l'Amérique anglaise, ne se projetait au-delà de ce cercle. Restait donc à déterminer si réellement le cap Bathurst occupait la position que lui assignaient les cartes les plus modernes.

Telle était, en somme, l'importante question que les observations précises de Thomas Black et de Jasper Hobson allaient résoudre.

Le soleil s'approchait, en ce moment, du point culminant de sa course. Les deux observateurs braquèrent alors la lunette de leur sextant sur l'astre qui montait encore. Au moyen des miroirs inclinés, disposés sur l'instrument, le soleil devait être, en apparence, ramené à l'horizon même, et le moment où il semblerait le toucher par le bord inférieur de son disque serait précisément celui auquel il occuperait le plus haut point de l'arc diurne, et, par conséquent, le moment exact où il passerait au méridien, c'est-à-dire le midi du lieu.

Tous regardaient et gardaient un profond silence.

“ Midi ! s'écria bientôt Jasper Hobson.

Les lunettes furent immédiatement abaissées. Le lieutenant et l'astronome lurent sur les limbes gradués la valeur des angles qu'ils venaient d'obtenir, et se mirent immédiatement à chiffrer leurs observations.

Quelques minutes après, le lieutenant Hobson se levait, et, s'adressant à ses compagnons :

“ Mes amis, leur dit-il, à partir de ce jour, 6 juillet, la Compagnie de la baie d'Hudson, s'engageant par ma parole, élève au double la solde qui vous est attribuée !

—Hurrah ! hurrah ! hurrah pour la Compagnie !” s'écrièrent d'une commune voix les dignes compagnons du lieutenant Hobson.

En effet, le cap Bathurst et le territoire y confinant se trouvaient indubitablement situés au-dessus du soixante-dixième parallèle.

Voici, d'ailleurs, à une seconde près, ces coordonnées, qui devaient avoir plus tard une importance si grande dans l'avenir du nouveau fort :

Longitude : 127° 36' 12' à l'ouest du méridien de Greenwich ;

Latitude : 70° 44' 37" septentrionale.

Et ce soir même, ces hardis pionniers, campés, en ce moment, si loin du monde habité, à plus de huit cents milles du fort Reliance, virent l'astre radieux raser les bords de l'horizon occidental, sans même y échancre son disque flamboyant.

Le soleil de minuit brillait pour la première fois à leurs yeux.

## CHAPITRE XIII

### LE FORT ESPÉRANCE

L'emplacement du fort était irrévocablement arrêté. Aucun autre endroit ne pouvait être plus favorable que ce terrain, naturellement plat, situé au revers du cap Bathurst, sur la rive orientale du lagon. Jasper Hobson résolut donc de commencer immédiatement la construction de la maison principale. En attendant, chacun dut s'organiser un peu à sa guise, et les traîneaux furent utilisés d'une manière ingénieuse pour former le campement provisoire.

D'ailleurs, grâce à l'habileté de ses hommes, le lieutenant comptait qu'en un mois, au plus, la maison principale serait construite. Elle devait être assez vaste pour contenir provisoirement les dix-neuf personnes qui composaient le détachement. Plus tard, avant l'arrivée des grands froids, si le temps ne manquait pas, on élèverait les communs destinés aux soldats, et les magasins dans lesquels les pelleteries et les fourrures devaient être déposées. Mais Jasper Hobson ne supposait pas que ces travaux pussent être achevés avant la fin du mois de septembre. Or, après septembre, les nuits déjà longues, le mauvais temps, la saison d'hiver, les premières gelées, suspendraient forcément toute besogne.

Des dix soldats qui avaient été choisis par le capitaine Craventy, deux étaient plus spécialement chasseurs, Sabine et Marbre. Les huit autres maniaient la hache avec autant d'adresse que le mousquet. Ils étaient, comme des marins, propres à tout, sachant tout faire. Mais en ce moment, ils devaient être utilisés plutôt comme ouvriers que comme soldats, puisqu'il s'agissait de l'érection d'un fort qu'aucun ennemi encore ne songeait à attaquer. Petersen,

Belcher, Raë, Garry, Pond, Hope, Kellet, formaient un groupe de charpentiers habiles et zélés, que MacNap, un Ecossais de Stirling, fort capable dans la construction des maisons et même des navires, s'entendait à commander. Les outils ne manquaient pas : haches, besaiguës, égoïnes, herminettes, rabots, scies à bras, tarières, masses, marteaux, ciseaux, etc. L'un de ces hommes, Raë, plus spécialement forgeron, pouvait même fabriquer, au moyen d'une petite forge portative, toutes les chevilles, tenons, boulons, clous, vis et écrous nécessaires au charpentage. On ne comptait aucun maçon parmi ces ouvriers, et, de fait, il n'en était pas besoin, puisque toutes ces maisons des factoreries du nord sont construites en bois. Très-heureusement, les arbres ne manquent pas aux environs du cap Bathurst, mais par une singularité que Jasper Hobson avait déjà remarquée, pas un rocher, pas une pierre ne se rencontrait sur ce territoire, pas même un caillou, pas même un galet. De la terre, du sable, rien de plus. Le rivage était semé d'une innombrable quantité de coquilles bivalves, brisées par le ressac, et de plantes marines ou de zoophytes, consistant principalement en oursins et en astéries. Mais, ainsi que le lieutenant le fit observer à Mrs. Paulina Barnett, il n'existait pas, aux environs du cap, une seule pierre, un seul morceau de silex, un seul débris de granit. Le cap n'était formé lui-même que par l'amoncellement de terres meubles, dont quelques végétaux reliaient à peine les molécules.

Ce jour-là, dans l'après-midi, Jasper Hobson et maître MacNap, le charpentier, allèrent choisir l'emplacement que la maison principale devait occuper, sur le plateau qui s'étendait au pied du cap Bathurst. De là, le regard pouvait embrasser le lagon et le territoire situé dans l'ouest jusqu'à une distance de dix à douze milles. Sur la droite, mais à quatre milles au moins, s'élevaient des falaises assez élevées, que l'éloignement noyait dans la brume. Sur la gauche, c'étaient, au contraire, d'immenses plaines, de vastes steppes, que, pendant l'hiver, rien ne devait distinguer des surfaces glacées du lagon et de l'Océan.

Cette place ayant été choisie, Jasper Hobson et maître MacNap tracèrent au cordeau le périmètre de la maison. Ce tracé formait un rectangle allongé qui mesurait soixante pieds sur son grand côté, et trente sur son petit. La façade de la maison devait donc se développer sur une longueur de soixante pieds, et être percée de quatre ouvertures : une porte et trois fenêtres du côté du promontoire, sur la partie qui servirait de cour intérieure, et quatre fenêtres du côté du lagon. La porte, au lieu de s'ouvrir au milieu de la façade postérieure, fut reportée sur l'angle gauche, de manière

à rendre la maison plus habitable. En effet, cette disposition ne permettrait pas à la température extérieure de pénétrer aussi facilement jusqu'aux dernières chambres, reléguées à l'autre extrémité de l'habitation.

Un premier compartiment formant antichambre et soigneusement défendu contre les rafales par une double porte;—un second compartiment servant uniquement aux travaux de la cuisine, afin que la cuisson n'introduisît aucun principe d'humidité dans les pièces plus spécialement habitées;—un troisième compartiment, vaste salle dans laquelle les repas devaient chaque jour se prendre en commun;—un quatrième compartiment, divisé en plusieurs cabines, comme le carré d'un navire : tel fut le plan très-simple, arrêté entre le lieutenant et son maître charpentier.

Les soldats devaient provisoirement occuper la grande salle, au fond de laquelle serait établi une sorte de lit de camp. Le lieutenant, Mrs. Paulina Barnett, Thomas Black, Madge, Mrs Joliffe, Mrs. Mac Nap et Mrs. Raë, devaient se loger dans les cabines du quatrième compartiment. Pour employer une expression assez juste, " on serait un peu les uns sur les autres," mais cet état de choses ne devait pas durer, et, dès que le logement des soldats serait construit, la maison principale serait uniquement réservée au chef de l'expédition, à son sergent, à Mrs. Paulina Barnett que sa fidèle Madge ne quitterait pas, et à l'astronome Thomas Black. Peut-être alors pourrait-on diviser le quatrième compartiment en trois chambres seulement, et détruire les cabines provisoires, car il est une règle que les hiverneurs ne doivent point oublier : " faire la guerre aux coins ! " En effet, les coins, les angles, sont autant de réceptacles à glaces ; les cloisons empêchent la ventilation de s'opérer convenablement, et l'humidité, bientôt transformée en neige, rend les chambres inhabitables, malsaines, et provoque les maladies les plus graves chez ceux qui les occupent. Aussi, la plupart des navigateurs arctiques, lorsqu'ils se préparent à hiverner au milieu des glaces, disposent-ils à l'intérieur de leur navire une salle unique, que tout l'équipage, officiers et matelots, habite en commun. Mais Jasper Hobson ne pouvait agir ainsi, pour diverses raisons qu'il est aisé de comprendre.

On le voit par cette description anticipée d'une demeure qui n'existait pas encore, la principale habitation du fort ne se composait que d'un rez-de-chaussée, au-dessus duquel devait s'élever un vaste toit, dont les pentes très-raides devaient faciliter l'écoulement des eaux. Quant aux neiges, elles sauraient bien s'y fixer, et, une fois tassées, elles avaient le double avantage de clore hermétiquement l'habitation et d'y conserver la température intérieure à un

degré constant. La neige, en effet, est, de sa nature, très-mauvaise conductrice de la chaleur ; elle ne permet pas à celle-ci d'entrer, il est vrai, mais, ce qui est beaucoup plus important pendant les hivers arctiques, elle l'empêche de sortir.

Au-dessus du toit, le charpentier devait dresser deux cheminées, l'une correspondant à la cuisine, l'autre au poêle de la grande salle, qui devait chauffer en même temps les cabines du quatrième compartiment. De cet ensemble, il ne résulterait certainement pas ce qu'on appelle une œuvre architecturale, mais l'habitation serait dans les meilleures conditions possibles d'habitabilité. Que pouvait-on demander de plus ? D'ailleurs, sous ce sombre crépuscule, au milieu des rafales de neige, à demi enfouie sous les glaces, blanche de la base au sommet, avec ses lignes empâtées, ses fumées grisâtres tordues par le vent, cette maison d'hiverneurs présenterait encore un aspect étrange, sombre, lamentable, qu'un artiste saurait apprécier.

Le plan de la nouvelle maison était conçu. Restait à l'exécuter. Ce fut l'affaire de maître MacNap et de ses hommes. Pendant que les charpentiers travailleraient, les chasseurs de la troupe, chargés du ravitaillement quotidien, ne demeureraient pas oisifs. La besogne ne manquerait à personne.

Maître MacNap alla d'abord choisir les arbres nécessaires à sa construction. Il trouva sur les collines un grand nombre de ces pins qui ressemblent beaucoup au pin écossais. Ces arbres étaient de moyenne taille, et très-convenables pour la maison qu'il s'agissait d'édifier. Dans ces demeures grossières, en effet, murailles, planchers, plafonds, murs de refend, cloisons, chevrons, faitage, arbalétriers, bardeaux, tout est planches, poutres et poutrelles.

On le comprend, cette construction ne demande qu'une main-d'œuvre très-élémentaire, et MacNap put procéder sommairement, — ce qui ne devait nuire en rien à l'habitation.

Maître MacNap choisit des arbres bien droits, qui furent coupés à un pied au-dessus du sol. Ces pins, ébranchés au nombre d'une centaine, ni écorcés ni équarris, formèrent autant de poutrelles longues de vingt pieds. La hache et la besaiguë ne les entamèrent qu'à leurs extrémités, pour y entailler les tenons et les mortaises, qui devaient les fixer les unes aux autres. Cette opération ne demanda que quelques jours pour être achevée, et bientôt tous ces bois, trainés par des chiens, furent transportés au plateau que devait occuper la maison principale.

Préalablement, ce plateau avait été soigneusement nivelé. Le sol, mêlé de terre et de sable fin, fut battu et tassé à grands coups de pilon. Les herbes courtes et les maigres arbrisseaux qui le

tapissaient avaient été brûlés sur place, et les cendres résultant de l'incinération formèrent à la surface une couche épaisse, absolument imperméable à toute humidité. MacNap obtint ainsi un emplacement net et sec, sur lequel il put établir avec sécurité ses premiers entre-croisements.

Ce premier travail terminé, à chaque angle de la maison et à l'aplomb des murs de refend, se dressèrent verticalement les maîtresses-poutres, qui devaient soutenir la carcasse de la maison. Elles furent enfoncées de quelques pieds dans le sol, après que leur bout eut été durci au feu. Ces poutres, un peu évidées sur leurs faces latérales, reçurent les poutrelles transversales de la muraille proprement dite, entre lesquelles la baie des portes avait été préalablement ménagée. A leur partie supérieure, ces poutres furent réunies par des élongis, qui, étant bien encastés dans les mortaises, consolidèrent ainsi l'ensemble de la construction. Ces élongis figuraient l'entablement des deux façades, et ce fut à leur extrémité que reposèrent les hautes fermes du toit, dont l'extrémité inférieure surplombait la muraille, comme la toiture d'un chalet. Sur le carré de l'entablement s'allongèrent les poutrelles du plafond, et sur la couche de cendres, celles du plancher.

Il va sans dire que ces poutrelles, celles des murailles, extérieures comme celles des murs de refend, ne furent que juxtaposées. A de certains endroits, et pour en assurer la jonction, le forgeron Raë les avait taraudées et liées par de longues chevilles de fer, forcées à grands coups de masse. Mais la juxtaposition ne pouvait être parfaite, et les interstices durent être hermétiquement bouchés. Mac Nap employa avec succès le calfatage, qui rend le bordé des navires si impénétrable à l'eau et qu'un simple boufitage ne tiendrait pas étanches. Pour ce calfatage, on employa, en guise d'étoupe, une certaine mousse sèche, dont tout le revers oriental du cap promontoire était abondamment tapissé. Cette mousse fut engagée dans les interstices au moyen de fers à calfas battus à coups de maillet, et dans chaque rainure, le maître charpentier fit étendre à chaud plusieurs couches de goudron que les pins fournirent à profusion. Les murailles et les planchers, ainsi construits, présentaient une imperméabilité parfaite, et leur épaisseur était une garantie contre les rafales et les froids de l'hiver.

La portes et les fenêtres, percées dans les deux façades, furent grossièrement, mais solidement établies. Les fenêtres à petits vitraux, n'eurent d'autres vitres que cette substance cornée, jaunâtre, à peine diaphane, que fournit la colle de poisson séchée, mais il fallait s'en contenter. D'ailleurs, pendant la belle saison, on devait tenir ces fenêtres ouvertes, afin d'aérer la maison.

Pendant la mauvaise saison, comme on n'avait aucune lumière à attendre de ce ciel obscurci par la nuit arctique, les fenêtres devaient être hermétiquement fermées par d'épais volets à grosses ferrures, capables de résister à tous les efforts de la tourmente.

A l'intérieur de la maison, les aménagements furent assez rapidement exécutés. Une double porte, installée en arrière de la première dans le compartiment qui formait antichambre, permettait aux entrants comme aux sortants de passer par une température moyenne entre la température intérieure et la température extérieure. De cette façon, le vent, tout chargé de froidures aiguës et d'humidité glaciales, ne pouvait plus arriver directement jusqu'aux chambres. D'ailleurs, les pompes à air qui avaient été apportées du fort Reliance furent installées de manière à pouvoir modifier dans une juste proportion l'atmosphère de l'habitation, pour le cas où des froids trop vifs eussent empêché d'ouvrir portes et fenêtres. L'une de ces pompes devait rejeter l'air du dedans, lorsqu'il serait trop chargé d'éléments délétères, et l'autre devait amener sans inconvénient l'air pur du dehors dans un réservoir. Le lieutenant donna tous ses soins à cette installation, qui, le cas échéant, devait rendre de grands services.

Le principal ustensile de la cuisine fut un vaste fourneau de fonte, qui avait été apporté, par pièces, du fort Reliance. Le forgeron n'eut que la peine de le remonter, ce qui ne fut ni long ni difficile. Mais les tuyaux destinés à la conduite de la fumée, celui du poêle de la grande salle, exigèrent plus de temps et d'ingéniosité. On ne pouvait se servir de tuyaux de tôle, qui n'eussent pas résisté longtemps aux coups de vent d'équinoxe, et il fallait de toute nécessité employer des matériaux plus résistants. Après plusieurs essais qui ne réussirent pas, Jasper Hobson se décida à utiliser une autre matière que le bois. S'il avait eu de la pierre à sa disposition, la difficulté eût été rapidement vaincue. Mais, on l'a dit, par une étrangeté assez inexplicable, les pierres manquaient absolument aux environs du cap Bathurst.

En revanche, on l'a dit aussi, les coquillages s'accumulaient par millions sur le sable des grèves.

— Eh bien, dit le lieutenant à maître Mac Nap, nous ferons nos tuyaux de cheminées en coquillages !

— En coquillages ! s'écria le charpentier.

— Oui, Mac Nap, répondit Jasper Hobson, mais en coquillages écrasés, brûlés, réduits en chaux. Avec cette chaux, nous fabriquerons des espèces de plaquettes, et nous les disposerons comme des briques ordinaires.

— Va pour les coquillages ! ” répondit charpentier.

L'idée du lieutenant Hobson était bonne, elle fut mise aussitôt en pratique. Le rivage était recouvert d'une innombrable quantité de ces coquilles calcaires qui forment en partie les pierres à chaux dont se compose l'étage inférieur des terrains tertiaires. Le charpentier Mac Nap en fit ramasser plusieurs tonnes, et une sorte de four fut construit afin de décomposer par la cuisson le carbonate qui entre dans la composition de ces coquilles. On obtint ainsi une chaux très-propre aux travaux de la maçonnerie.

Cette opération dura une douzaine d'heures. Dire que Jasper Hobson et MacNap produisirent par ces procédés élémentaires une belle chaux grasse, pure de toute matière étrangère, se délitant bien au contact de l'eau, foisonnant comme les produits de bonne qualité, et pouvant former une pâte liante avec un excès de liquide, ce serait peut-être exagérer. Mais telle était cette chaux, lorsqu'elle fut réduite en briquettes, qu'elle put être convenablement utilisée pour la construction des cheminées de la maison. En quelques jours, deux tuyaux coniques s'élevaient au-dessus du faitage, et leur épaisseur en garantissait la solidité contre les coups de vent.

Mrs. Paulina Barnett félicita le lieutenant et le charpentier MacNap d'avoir mené à bien et en peu de temps cet ouvrage difficile.

— Pourvu que vos cheminées ne fument pas! ajouta-t-elle en riant.

— Elles fumeront, madame, répondit philosophiquement Jasper Hobson, elles fumeront, gardez-vous d'en douter. Toutes les cheminées fument!

Le grand ouvrage fut complètement terminé dans l'espace d'un mois. Le 6 août, l'inauguration de la maison devait être faite. Mais, pendant que maître MacNap et ses hommes travaillaient sans relâche, le sergent Long, le caporal Joliffe,—tandis que Mrs. Joliffe organisait le service culinaire,—puis les deux chasseurs Marbre et Sabine, dirigés par Jasper Hobson, avaient battu les environs du cap Bathurst. Ils avaient, à leur grande satisfaction, reconnu que les animaux de poil et de plume y abondaient. Les chasses n'étaient pas encore organisées, et les chasseurs cherchaient plutôt à explorer le pays. Cependant, ils parvinrent à s'emparer de quelques couples de rennes vivants, que l'on résolut de domestiquer. Ces animaux devaient fournir des petits et du lait. Aussi se hâta-t-on de les parquer dans une enceinte palissadée, qui fut établie à une cinquantaine de pas de l'habitation. La femme du charpentier MacNap, qui était une Indienne, s'entendait à ce service, et elle fut spécialement chargée du soin de ces animaux.

Quant à Mrs. Paulina Barnett, secondée par Madge, elle voulut s'occuper d'organisation intérieure, et on ne devait pas tarder à

sentir l'influence de cette femme intelligente et bonne dans une multitude de détails dont Jasper Hobson et ses compagnons ne se seraient probablement jamais occupés.

Après avoir exploré le territoire sur un rayon de plusieurs milles, le lieutenant reconnut qu'il formait une longue presqu'île, d'une superficie de cent cinquante milles carrés environ. Un isthme, large de quatre milles au plus, la rattachait au continent américain, et s'étendait depuis le fond de la baie Whasburn, à l'est, jusqu'à une échancrure correspondante de la côte opposée. La délimitation de cette presqu'île, à laquelle le lieutenant donna le nom de presqu'île Victoria, était très-nettement accusée.

Jasper Hobson voulut savoir ensuite quelles ressources offraient le lagon et la mer. Il eut lieu d'être satisfait. Les eaux du lagon, très-peu profondes d'ailleurs, mais fort poissonneuses, promettaient une abondante réserve de truites, de brochets et autres poissons d'eau douce, dont on devait tenir compte. La petite rivière Paulina donnait asile à des saumons qui en remontaient aisément le cours, et à des familles frétilantes de blanches et d'éperlans. La mer, sur ce littoral, semblait moins richement peuplée que le lagon. Mais, de temps en temps, on voyait passer au large d'énormes souffleurs, des baleines, des cachalos, qui fuyaient sans doute le harpon des pêcheurs de Behring, et il n'était pas impossible qu'un de ces gros mammifères ne vint s'échouer sur la côte. C'était à peu près le seul moyen que les colons du cap Bathurst eussent de s'en emparer. Quant à la partie du rivage située dans l'ouest, elle était fréquentée, en ce moment, par de nombreuses familles de phoques; mais Jasper Hobson recommanda à ses compagnons de ne point donner inutilement la chasse à ces animaux. On verrait plus tard s'il ne conviendrait pas d'en tirer parti.

Ce fut le 6 août que les colons du cap Bathurst prirent possession de leur nouvelle demenre. Auparavant, et après discussion publique, ils lui donnèrent un nom de bon augure, qui réunit l'unanimité des voix.

Cette habitation, ou plutôt ce fort,—le poste le plus avancé de la Compagnie sur le littoral américain,—fut nommé fort *Espérance*.

Et s'il ne figure pas actuellement sur les cartes les plus récentes des régions arctiques, c'est qu'un sort terrible l'attendait dans un avenir très-rapproché, au détriment de la cartographie moderne.

JULES VERNE-

(à continuer)

## DE LA DESTINÉE PROVIDENTIELLE DES EMPIRES

---

Cette dissertation a eu lieu sous la forme d'un entretien à la distribution des prix au Séminaire de St. Hyacinthe. Les interlocuteurs sont désignés par les premières lettres de l'alphabet.

A.—Dans notre dernier entretien nous avons lu une allocution du Pape adressée à la grande députation internationale qui lui avait rendu ses hommages. Nous avons été frappés de la vigueur des facultés intellectuelles de ce vieillard de 84 ans, qui lui permet de faire si fréquemment des discours où il exprime les vues les plus élevées avec une éloquence énergique d'une grande beauté littéraire. Nous avons reconnu là un de ces rayons célestes qui forment pour Pie IX même sur cette terre une si éclatante auréole. En même temps nous avons été surpris de ces paroles d'espérance qu'il fait entendre au milieu de cet état de la société qui ne menace que catastrophes et que ruines. Mais notre attention a été particulièrement fixée sur ce passage de son allocution où après avoir dit qu'on venait de lui présenter un livre dans lequel il est montré que tous les ennemis de l'Eglise ont fini misérablement, il ajoutait que les persécuteurs actuels auraient la fin de leurs devanciers.

Nous aurions voulu avoir sous les yeux ce livre remis entre les mains du Pape, car il nous semblait que si les faits qu'il rapporte sont bien constatés, c'est une arme puissante avec laquelle on peut effrayer les adversaires de notre foi.

Mais l'un de vous, Messieurs, s'est écrié : " Ces faits ils sont dans l'histoire, nous pouvons les y trouver facilement ; nous les connaissons même en plus ou moins grand nombre. Pourquoi ne chercherions-nous pas à en acquérir une notion plus étendue,

plus précise ? Ce serait là une étude extrêmement intéressante ; mettons-y nos heures de loisir." Cette proposition fut accueillie avec empressement. Nous sommes convenus de faire des recherches historiques sur la question, et de nous en communiquer le résultat. Les connaissances de l'un, confirmant, développant celles de l'autre, jetteront une grande clarté sur les faits qui pourraient être en discussion.

Voici le jour fixé pour l'échange des fruits de nos études ; je suis heureux de ce que pour personne d'entre nous il ne se soit rencontré d'obstacle au rendez-vous en ce lieu.

B.—Pour moi, je ne me suis pas borné au fait des châtements subis par les persécuteurs de l'Eglise. Je me suis rappelé une parole sacrée, redite par Pie IX dans une autre allocution. *Justitia elevat gentem ; miseros autem facit populos peccatum.* (Prov. XIV.) "C'est la justice qui élève une nation, et le péché qui rend les peuples malheureux." Et mes recherches m'ont fait voir que l'histoire tant ancienne que moderne, confirmait parfaitement cette assertion de Salomon. Cette thèse est plus générale : la discussion que nous en ferions nous offrirait encore un plus grand intérêt.

C.—Je crois que la question, telle que nous l'avons posée d'abord, embrasse celle que vous voulez traiter. L'apôtre a dit : *Christus heri et hodie, et ipse in sæcula.* "Le Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera dans les siècles" Il a été figuré, prédit, annoncé de diverses manières dans les temps qui ont précédé son avènement. Tout a été coordonné dans les desseins de la Providence pour préparer sa voie : Il a été révélé dès les premiers jours du monde ; il a été l'attente de l'ère patriarcale, dans laquelle nombre de faits étaient le symbole de ce qu'il devait être, de ce qu'il devait faire : un peuple a été choisi de Dieu pour conserver dans ses livres et sa tradition la révélation primitive qui l'avait annoncé, pour entendre lui-même, et répéter aux autres nations, des prophéties plus explicites à son égard, et pour être une figure de la société qu'il devait établir. Déjà l'Eglise du Christ existait aux temps anciens dans les fidèles croyant aux enseignements divins, et attendant le Sauveur du monde. L'histoire des empires de l'antiquité nous les montre heureux ou malheureux selon leur coopération ou leur opposition aux desseins de Dieu concernant le peuple qu'il s'était choisi, et selon l'observation ou la transgression des lois morales qui doivent régir les sociétés.

D.—Oui, c'est de ce point de vue que l'histoire doit être étudiée. Elle est le tableau des œuvres de Dieu dans le genre humain. La Providence divine pourvoit à tout. Elle a ses fins qu'elle sait tous jours atteindre. Si Dieu, a dit Descartes, n'intervenait pas dans tous

les événements du monde, il ne serait pas Dieu. Si l'humanité échappe à sa Providence elle n'est plus qu'un vaisseau abandonné sans capitaine, ni pilote sur l'océan du monde, et dont l'équipage sans autorité se déchire dans d'incessants combats.

Dans notre siècle, l'histoire est devenue toute matérialiste, comme la philosophie, les lettres, les arts : on ne voit en elle que les faits bruts sans remonter à leur cause, sans les suivre jusque dans leur fin. L'intervention divine est partout exclue. Ainsi dans la Philosophie, on veut tout expliquer par la raison seule ; on est pourtant bientôt forcé de reconnaître que sa lueur faible et vacillante jette peu de clarté sur les grandes questions, objets des investigations de l'intelligence humaine ; on se heurte à chaque instant aux plus obscurs mystères ; et plutôt que d'avoir recours à la lumière de la révélation pour pénétrer dans leur profondeur, on aime mieux rester dans l'obscurité, et faire un aveu plus ou moins déguisé de son ignorance. Il en est ainsi dans les lettres, telles qu'elles sont traitées aujourd'hui : on ne reconnaît aucun principe de beauté, aucune règle de goût, aucune fin morale ; tout contrôle religieux révolterait ces écrivains qui ne font de l'art que pour l'art.

Avec le matérialisme dans l'histoire, les sociétés ont paru n'exister que pour des fins terrestres. On ne donne pour piédestal à leur élévation que les causes, les ressources, les industries humaines, sans voir au-dessus de tout cela la main de Dieu, disposant tout en leur faveur pour parvenir à ses fins ; et leur ruine s'explique à la manière du matérialiste Broussais qui ne voyait dans la mort que l'altération et la décomposition des organes, sans tenir compte du principe vital qui anime tout.

Sous le travail de l'impiété, le champ de l'histoire s'est rétréci ; il n'est devenu qu'une misérable arène où se débattent les passions et les intérêts ; la force brutale apparaît décidant tout et souvent par la violence, et l'on donne pour cause à d'étranges événements qui déjouent toute vue humaine ce mot vide de sens, le hasard.— On soustrait donc les faits historiques, la grandeur ou la décadence des sociétés, à toute action de celui qui a dit : Pas un seul cheveu ne tombera de votre tête sans ma permission.

Oui, l'histoire des peuples, examinée à la seule lumière de la raison, renferme une foule d'enseignements inexplicables ; elle ne donne ni le secret des élévations, ni les véritables modèles des conquêtes, ni les causes réelles des abaissements et des ruines. Pour bien juger de l'histoire, il importe de s'élever sur la sainte montagne de l'Eglise qu'éclaire la lumière de la foi projetant au loin ses brillantes clartés sur tous les objets. Alors on a des vues

nettes et distinctes sur l'ensemble des scènes qui se déroulent à ses pieds.

E.—On a exclu systématiquement de l'histoire les faits de l'ordre religieux : on n'a parlé du peuple juif que pour contester les événements merveilleux consignés dans ses annales ; on n'a tenu aucun compte de la chronologie des livres saints et de ce qu'ils disent de l'Égypte, des empires de Babylone, de Ninive et du royaume de Perse. Dans les annales racontant l'histoire des temps écoulés depuis le Christ, on ne parle qu'incidemment, pour ainsi dire, de l'Église dont l'établissement et la conservation sont le fait le plus saillant de l'histoire de l'humanité : on laisse dans l'ombre ses héros qui ont opéré des œuvres si éclatantes ; on méconnaît son influence salutaire sur la société ; toute la civilisation lui est dûe, et on n'en parle que comme d'une ennemie des lumières, des sciences, des progrès, de la liberté. D'une autre part, on raconte dans leurs plus petits détails les faits de l'histoire de la Grèce et de Rome, même ceux dont l'authenticité est fort douteuse. On excite l'admiration pour tous les dires et les gestes des prétendus grands hommes de l'antiquité. Jusqu'à ces dernières années, les élèves de tous les collèges étaient forcés de connaître la biographie de tous les généraux dont a parlé *Cornelius Nepos* ; et ils ignoraient l'histoire des grands Papes, des grands Evêques, dont l'action a été si puissante, non-seulement dans l'ordre religieux, mais aussi dans l'ordre social. Le *De viris illustribus urbis Romæ* faisait admirer, quels qu'aient été leurs crimes ou leurs vices, les hommes célèbres de la ville, devenue maîtresse du monde. C'est tout récemment qu'on a vu dans les classes un *De viris illustribus Ecclesiarum*. Il en a été de l'histoire comme de la littérature ; on n'a jamais présenté les faits, les institutions que du point de vue purement humain ; on n'a point élevé la pensée vers Dieu, premier moteur de tout événement, vers le Christ, centre de toute la vie de l'humanité, au règne duquel se rattachent toutes les révolutions des empires. Ce dégagement du surnaturel dans l'histoire, comme dans tout autre ordre de choses, a tenu abaissés les esprits et les cœurs vers tout ce qui est terrestre ; et cela a contribué à ce goût effréné et exclusif des jouissances matérielles, qui est aujourd'hui la passion dominante d'une si grande partie de la société.

B.—Grâce à Dieu, une réaction puissante en faveur de la vérité s'opère. L'histoire s'étudie au point de vue providentiel : c'est à cette étude que nous nous livrons en ce moment. Disons avec Bossuet : " Mettons l'éternité en face de l'histoire des temps, rapportons tout à Dieu, comme à la cause universelle."

C'est Dieu qui a formé les nations ; il a constitué, dit le texte

sacré, les termes de chaque peuple. (Deut., 32. 8.) Il veut que son autorité à leur égard soit reconnue ; il affirme que c'est par lui que les rois règnent, et que c'est lui qui donne le pouvoir de faire des lois. (Prov. 8.) Il a montré par assez d'interventions extraordinaires de sa Providence que c'est lui qui a fait et défait les empires terrestres. Il a dit au Christ, roi des hommes, même dans l'ordre temporel : Je te donnerai toutes les nations en héritage ; tu briseras les rois de la terre comme le vase fragile du potier. (Ps. 2.)

Les Etats ont une mission : Dieu, dans le plan de la création, a assigné à chaque être sa destination spéciale, à chaque homme sa fonction dans la société ; aura-t-il refusé à ces immenses réunions d'hommes, qu'on appelle nations, une fin à poursuivre, une mission à remplir ? Les peuples, comme les individus, sont formés pour louer Dieu. *Laudate Dominum omnes gentes, laudate eum omnes populi.* (Ps. 150.) Ils ne sont point constitués pour être comme ces troupeaux sauvages dont l'occupation est de brouter l'herbe de la terre, et qui se dévorent lorsque les uns ont la pâture que d'autres envient. Laissons cette ignoble assertion, qui est tout le fond de la philosophie de l'histoire, dite humanitaire.

La Sagesse divine a établi les nations pour que le Christ exercât son empire sur elles, soit par le bonheur et la gloire qu'il leur donnerait, lorsqu'elles concourraient à ses desseins, et accompliraient ses lois ; soit par les châtimens dont il les punirait, lorsqu'elles seraient rebelles à son autorité, infidèles à la mission qu'elles auraient reçue. Chaque homme, pris séparément, doit travailler à compléter en lui l'image divine à laquelle il a été formé. Cependant, la grâce, qui est, selon le langage de la théologie, une certaine participation à la nature divine, varie ses dons, et appelle tel homme à une ressemblance plus spéciale à tel attribut de Dieu, à sa sagesse, à sa bonté, à sa justice. Il en est ainsi des nations ; l'une devra rendre spécialement hommage à la sagesse divine en mettant à profit, pour la glorification de Dieu, les dons du génie, de la science plus abondamment répandue sur elle. Une autre sera investie d'une plus grande participation à la puissance du Seigneur, par la force et l'étendue de son empire, qui lui assurera la domination sur d'autres peuples à l'égard desquels elle sera appelée à exercer une influence qui favoriserait les desseins de la Providence. Chez tel peuple, Dieu voudra voir briller un reflet de sa justice dans une législation ayant un cachet spécial d'équité ; telle autre nation sera particulièrement choisie de Dieu pour imiter son amour envers son Eglise dans le secours qu'elle lui prêtera contre ses ennemis, et son zèle pour la propagation de la foi dans les contrées les plus lointaines.

Etant posée cette divine vocation des peuples, il importe pour juger des faits de leur histoire de considérer en quoi ils se sont éloignés ou rapprochés de la fin que Dieu leur a assignée. Là se trouve l'explication de leur grandeur ou de leur décadence. Le surnaturel doit donc nécessairement entrer dans l'histoire ; là, comme ailleurs, il est la seule clé qui fasse pénétrer dans la raison des choses. Le créateur ne s'est point soustrait à lui-même le domaine de la création. C'est dans les lois qu'il a établies, et que la révélation fait connaître qu'il faut chercher l'explication des grands faits sociaux dont les causes provoquent les investigations de notre esprit. Celui-là a une intelligence sans portée, qui ne sait pas comment en tout le ciel est mêlé à la terre, Dieu à l'homme, et le surnaturel aux réalités que nos facultés saisissent.

A.—Il est un peuple surtout dont l'histoire montre à chaque page en caractères éclatants la vérité de cette assertion ; je veux dire le peuple juif. Mais avant de voir comment chez lui l'état temporel a été toujours l'effet de son état spirituel, remontons aux premiers temps du monde. Voyez comme Dieu punit le crime qui l'offense par d'épouvantables châtimens. "Toute chair avait corrompu sa voie, dit le texte sacré ; toute pensée était tournée au mal." Et voilà que le Tout-Puissant dans sa colère noie les abominations de la terre dans les flots de ce déluge qui, à l'exception de Noé et de sa famille, engloutit tous les habitants du monde. Voyez-vous ces villes coupables de crimes si horribles. Le cri de leurs iniquités monte vers le ciel : et une pluie de feu et de soufre embrase Sodome et Gomorre, et la contrée voisine ; tous leurs habitants périssent dans ces flammes allumées par le courroux céleste, dont les traces sont encore si visibles en ces lieux désolés. Des bords de la Mer Morte, passons à ceux de l'Euphrate ; là nous voyons les ruines de la tour de Babel, où Dieu punit l'orgueil qui en avait commencé la construction, par cette confusion des langues dont tout le genre humain souffre encore aujourd'hui. Mais parmi ces nations diverses que forme la dispersion des peuples à la suite de cet événement, occupons-nous d'abord du peuple juif.

D.—N'oubliez pas une malédiction divine des temps primitifs dont l'effet est si sensible aujourd'hui, je veux dire celle que Noé, au nom de Dieu, a portée contre la postérité de son fils coupable. "Maudit Chanaan, qu'il soit le serviteur de ses frères ; que Dieu dilate Japhet et qu'il habite dans les tabernacles de Sem et que Chanaan soit son esclave." L'Afrique a été le partage de la descendance de Cham : c'est encore la terre des esclaves : la malédiction de Dieu s'y fait sentir sous tous rapports. La terre de Chanaan a été assujettie à Israël, issu de Sem, et la race de ce patriarche

a eu aux temps antiques ses jours de prospérité et de grandeur. Mais comme Japhet s'est magnifiquement dilaté dans sa postérité européenne ! C'est la race puissante ; celle de Sem l'a vue souvent planter son étendard sous ses tentes ; Rome a soumis Carthage, fille de Chanaan : l'Afrique a fourni des millions d'esclaves aux colonies fondées par les peuples issus de Japhet, et elle voit encore çà et là sur ses côtes des nations européennes exercer leur empire.

C.—Ce que vous venez de dire me fait penser aux sauvages.— Dans le siècle dernier on les appelait les enfants de la nature, qui disait-on, se décèle chez eux dans toute sa simplicité et son énergie ; ils seraient un reste de la race primitive que certaines circonstances auraient empêché de s'élever à notre civilisation ; quant à nous, nous ne sommes que des sauvages perfectionnés. Aujourd'hui l'on nous fait remonter de plus bas. On nous enseigne que l'homme tire son origine du singe ; et qu'ainsi l'état sauvage n'est pas l'état primitif, mais un état mitoyen entre l'animal et l'homme civilisé. —Voilà le titre de noblesse que nous donne l'érudition matérialiste de notre époque.—Il y a, on le sent, quelque difficulté à l'accepter. Laissons cette ignominieuse folie,—Mais ne pouvons-nous pas dire avec le comte de Maistre que le sauvage est un être dégradé, parce que la race à laquelle il appartient aurait été dans des temps plus ou moins éloignés l'objet d'une malédiction divine. “ Un chef de peuple, dit-il, aurait altéré chez lui le principe moral par quelques-unes de ces prévarications, qui, suivant les apparences, ne sont plus possibles dans l'état actuel des choses, parce que nous n'en savons plus heureusement assez pour devenir coupable à ce point. Ce chef de peuple transmet l'anathème à sa postérité, laquelle de dégradation en dégradation en serait venue à faire ce que nous appelons les sauvages. Aussi, continue le grand écrivain, on ne saurait fixer un instant ses regards sur le sauvage sans lire cet anathème écrit, je ne dis pas seulement sur son âme, mais jusque sur la forme extérieure de son corps. C'est un enfant difforme, robuste et féroce, en qui la flamme de l'intelligence ne jette plus qu'une lueur pâle et intermittente. Une main redoutable, appesantie sur ces races dévouées, efface en elles les deux caractères distinctifs de notre grandeur, la prévoyance et la perfectibilité. Depuis plus de trois siècles, le sauvage n'a rien voulu recevoir de nous, excepté la poudre pour tuer ses semblables, et l'eau de vie pour se tuer lui-même. Les vices naturels de l'humanité sont encore viciés chez le sauvage. Il a l'appétit du crime, il n'en a pas le remords. Il arrache la chevelure sanglante de son ennemi vivant, il le déchire, il le rôtit et le dévore en chantant. Dans ses excès il est également dépourvu de la raison qui commande à

l'homme et de l'instinct qui écarte l'animal par dégoût. Il est visiblement dévoré et frappé dans les dernières profondeurs de son essence morale."

Qui peut contester la fidélité de cette énergique peinture du sauvage, faite par l'auteur des *Soirées de St. Petersbourg*. J'ajouterai que la race des sauvages est condamnée à périr ; nous le voyons de nos yeux. Si sur d'autres terres envahies par les Européens, elle a été poursuivie, traquée comme une bête fauve, et détruite par le fer et le feu, le sauvage a trouvé dans le colon venu de la France une bienveillance qui a travaillé à sa conservation et à son perfectionnement. Le Canadien a voulu se faire un frère de l'Iroquois et du Huron. Nous avons entouré les bourgades sauvages formées au milieu de nos établissements de tous les soins de la religion et de la charité. Et cependant malgré le christianisme qui a adouci ses mœurs, la race indigène a conservé les principaux traits de son caractère distinctif ; elle n'a pu parvenir à notre état social : les vices qui lui semblent inhérents la font périr. Il ne reste plus que quelques descendants des fiers Iroquois, et Lorette a vu s'éteindre le dernier des Hurons. Evidemment c'est une race destinée à mourir. Elle était trop dégradée pour s'élever par l'échelle d'un perfectionnement progressif jusqu'à la civilisation qui fait vivre les peuples.

A.—Comme j'avais commencé à le dire, c'est surtout chez le peuple de Dieu qu'éclatent la récompense et le châtement dans l'ordre temporel. Nous avons déjà exprimé la mission de la nation issue d'Abraham : selon qu'elle y a été fidèle ou rebelle elle a été glorieuse et prospère, ou humiliée et misérable.

Les fils d'Israël accomplissent dans toutes ses prescriptions le commandement qui leur a été fait de manger l'Agneau pascal. Et ils sont soustraits aux coups de l'Ange exterminateur ; ils sont délivrés de la servitude ; ils échappent à la poursuite de leurs ennemis par la merveille que Dieu opère en leur faveur en leur ouvrant un passage à pied sec au milieu de la Mer Rouge.

Dieu par Moïse proclame sa loi sur le Mont Sina ; son premier précepte est de n'adorer que lui seul. Mais les Israélites se prosternent devant le veau d'or. Par l'ordre de Dieu vingt-trois mille de ces prévaricateurs sont exterminés.

La terre de Chanaan d'où coulent le lait et le miel a été promise à ce peuple : mais des murmures et des prévarications diverses le font condamner à passer 40 ans dans le désert où tous moururent à l'exception de Caleb et de Josué, demeurés seuls fidèles aux préceptes divins.

Avant de finir sa carrière, Moïse, dans un cantique qui est peut-

être le plus beau morceau de poésie qui existe, prédit tous les malheurs qui doivent fondre sur Israël en punition de ses prévarications.

Toute l'histoire du peuple de Dieu est la réalisation de promesses et des menaces du Seigneur révélées par son Prophète. Les Israélites entrent dans la terre de Chanaan ; ils en font la conquête au milieu des plus grands prodiges que Dieu accomplit en leur faveur. Les rives du Jourdain, comme celles de la Mer Rouge, s'ouvrent pour leur donner un passage ; les murs de Jéricha tombent au son de la trompette des prêtres et au bruit des cris du peuple ; Josué combat contre les cinq rois qui attaquent Israël. Victorieux, il veut achever complètement leur défaite ; mais les ombres de la nuit apparaissent. Josué s'écrie : Soleil, arrête-toi en face de Gabaon ; lune, n'avance pas contre la vallée d'Aïlon ; et le soleil s'arrête au milieu du ciel, Dieu obéissant à la voix d'un homme.

Mais ce peuple si merveilleusement aidé du ciel se rend coupable des crimes de la race qu'il était chargé d'exterminer ; il tombe à plusieurs reprises sous le joug de Philistins ; il ne le secoue qu'après l'expression de son repentir et d'ardentes supplications appelant la miséricorde du Seigneur.

C.—La forme du gouvernement change chez cette nation ; mais la même action de la justice du ciel se fait toujours sentir à son égard. Saül remporte de nombreuses victoires sur Anmon, Moab, Edom et sur les Philistins ; bientôt l'orgueil l'égare, il désobéit aux prescriptions divines que lui avait fait connaître Samuel ; il est rejeté du Seigneur, et dans un combat contre les Philistins, il trouve la défaite et la mort. Mais voici David. Quelle étrange et sublime fortune que la sienne ! Pâtre obscur, il a vécu sous la tente avec les pasteurs chananéens ; appelé de cet état sans faste au métier plus bruyant des armes, il débute dans cette nouvelle carrière par le plus étonnant triomphe ; il tue avec sa fronde un géant qui bravait impunément toute une armée. Cette victoire lui vaut la promesse d'une alliance royale, et le voilà qui, de la cabane des bergers, va tout d'abord s'asseoir sur le premier degré du trône. La défection de Saül envers le Seigneur le revêt de la pourpre royale ; il est sacré roi de Juda ; il accomplit fidèlement toutes les ordonnances divines. Son règne se signale par une suite d'éclatantes victoires, par l'établissement de son trône à Jérusalem, par la translation de l'arche d'alliance dans sa nouvelle capitale, par un essor plus ardent donné aux arts et à l'industrie, libres enfin de se développer à l'ombre de la victoire et de la paix.

Doué des plus heureux dons de la nature, favorisé des inspira-

tions divines, David a joint à la gloire du héros celle du prophète et de l'un des plus sublimes poètes que la terre ait entendus. Sa harpe a redit toutes les joies, toutes les douleurs, toutes les passions de l'homme ; elle a célébré toutes les merveilles de la nature ; elle a chanté toutes les grandeurs, tous les bienfaits du Très-Haut ; elle a gémi d'avance sur toutes les douleurs du Messie, Rédempteur des hommes ; elle a vibré avec la plus éclatante allégresse pour chanter son triomphe et sa gloire ; elle a modulé tous les chants par lesquels l'Eglise glorifie Dieu et le Christ ; les cantiques sacrés que nous-mêmes faisons entendre pour redire notre reconnaissance et notre amour ont résonné sur ses cordes ; jusqu'à la consommation des siècles, ses accents se répèteront dans tous les sanctuaires, et les dômes mêmes de la Jérusalem céleste en retentiront pendant l'éternité.

Toutefois, le Roi David a connu lui aussi les égarements des passions humaines. En punition, d'affreux malheurs tombant sur la famille ont désolé son cœur. Mais parceque, comme roi, il a toujours agi selon le cœur de Dieu, qu'il n'a cherché que sa gloire, et à faire triompher sa loi, son règne a reçu toutes les bénédictions du ciel, et il lui a été révélé que le Messie naîtrait de sa race. En effet, le premier mot que l'Évangile nous dit du Dieu fait homme, c'est qu'il est fils de David.

Salomon, héritier du trône et d'abord des vertus de son père, en récompense du culte qu'il rend au Seigneur, on reçoit une sagesse qui lui a donné une gloire immortelle ; il a l'honneur de construire un temple, la plus grande merveille des temps anciens, qui a aussi attaché un éclat impérissable à son nom. Mais les désordres de sa vieillesse lui font entendre des menaces des châtimens divins qui vont tomber sur le trône qu'il laisse à son fils. En effet, Jéroboam enlève à celui-ci la plus grande partie de ses états, et constitue ce royaume d'Israël dont les souverains infidèles aux lois divines, attirent sur le peuple une suite de désastres jusqu'à ce qu'enfin Salmanasar, Roi d'Assyrie, mette fin par sa conquête à son existence nationale, et transporte les dix tribus dans ses propres domaines.

Plus tard l'idolâtrie dans laquelle tombe le royaume de Juda irrite le Seigneur. Il appelle Nabuchodonosar, le puissant roi de Babylone, qui brûle le temple, renverse les murs de Jérusalem, emmène le peuple dans l'Assyrie où pendant 70 ans il subit la captivité.

E.—Le peuple de Dieu sur les fleuves de Babylone a chanté sa tristesse et son repentir ; la douleur de la captivité l'a ramené vers Dieu. Voici que Cyrus, vainqueur de Babylone, lui permet le

retour dans la Judée. Israël devient de nouveau le peuple du Seigneur. Dieu renouvelle son alliance avec lui. Une paix profonde de plus de deux siècles développe la prospérité publique ; mais il faut que sa vertu connaisse l'épreuve : la domination tyrannique des rois de Syrie pèse sur lui. Mathatias mourant remet à ses enfants la vengeance de son peuple. Et voyez quelle suite d'actes glorieux accomplissent Judas Machabée et ses frères. Dans aucune histoire on ne lit le récit de faits aussi héroïques ; le nom d'Israël redevient célèbre et Rome même fait un traité d'alliance avec Jérusalem.

La prospérité de Judas ramène dans son sein les vices qui vont précipiter sa décadence ; les fausses doctrines, l'attachement aux biens sensuels, l'esprit de division furent les causes qui ont préparé ses désastres ; l'orgueil domine dans ses prêtres, l'immoralité règne dans le peuple. Il a perdu le sens des prophéties ; il ne voit plus dans le Messie qu'un conquérant qui va mettre le monde à ses pieds.

Il apparaît au milieu des Juifs, le désiré des nations ; il fait éclater sa parole divine par des miracles ; il multiplie ses enseignements pour éclairer ce peuple égaré ; il cherche à le ramener à lui par les prodiges de sa bienfaisance. Le Christ ne trouve que résistance à sa doctrine, jalousie et haine contre sa personne. Un jour, il descendait de la montagne des Oliviers ; apercevant la ville de Jérusalem, il pleure sur elle en disant : " Ah ! si tu avais connu, et même, encore en ce jour, si tu connaissais ce qui peut t'apporter la paix. Mais maintenant tout est caché à tes yeux. Des jours viendront où tes ennemis t'environneront de retranchements ; ils te renverseront, et ils ne laisseront pas de toi pierre sur pierre."

Voyez ce qui se passe quelques jours après. Jésus a été conduit au milieu de tout le peuple devant le proconsul de Rome par les princes des prêtres qui profèrent toutes sortes d'accusations contre lui. Pilate en sent la fausseté. S'adressant à la multitude :—Que ferai-je, dit-il, de Jésus que vous appelez le Christ ? Le peuple s'écrie :—Qu'il soit crucifié.—Mais quel mal a-t-il fait ? Le peuple répète et crie plus fort :—Qu'il soit crucifié. Alors le juge inique se lave les mains, et il dit :—Je suis innocent de la mort de cet homme. Et de tous les endroits que couvre cette foule immense s'élève une clameur épouvantable qui ébranle le ciel et la terre :—Que son sang soit sur nous et sur nos enfants. Et le désir des Juifs est satisfait, Jésus est crucifié.

Trente-sept ans plus tard, Jérusalem révoltée voit les légions romaines à ses portes : elle soutient une défense désespérée ; jamais calamités plus horribles ne se firent sentir dans une ville assiégée ; la famine força les mères de manger leurs enfants ; onze cent mille

Juifs périrent dans cette guerre. Titus voulait épargner le temple ; mais un soldat romain, poussé par une inspiration divine, jeta, malgré sa défense, un tison ardent dans l'intérieur, et ce magnifique édifice fut consumé. La cité de David, livrée au pillage, fut ensuite dévorée par l'incendie ; on passa la charrue sur l'emplacement de Jérusalem, et ainsi, selon la prédiction du Christ, il ne resta d'elle pierre sur pierre. Après la conquête, l'empereur dit : Ce n'est pas moi qui ai vaincu ; je n'ai fait que prêter mon bras à la vengeance divine. L'arc de triomphe de Titus, élevé à Rome même, est un monument encore subsistant de l'accomplissement des menaces de l'Éternel sur le peuple infidèle. En vain, plus tard, Julien l'Apostat voulut réédifier le temple de Jérusalem. Au rapport d'un historien payen de ce temps, des globes de feu, s'élançant des fondements que l'on creusait, par des éruptions fréquentes, forcèrent d'abandonner l'entreprise. Elle s'est accomplie à la lettre la prophétie que ce peuple sera sans roi, sans sacrifice, sans autel. *Sedebunt filii Israel, sine rege, sine sacrificio, sine altari.*, et que sa désolation persévèrera jusqu'à la fin et à la consommation : *usque ad consummationem et finem perseverabit desolatio.* (Dan. 9.)

Les juifs ont conservé l'anathème divin. Qu'il me soit permis de rappeler ici les paroles de l'un des plus grands écrivains de notre siècle, hélas ! devenu juif lui-même par sa révolte obstinée contre le Christ et son Eglise : " Un sceau a été mis sur le cœur des juifs, sceau qui ne sera brisé qu'à la fin des siècles. Son existence tout entière n'avait été qu'un long prodige : un nouveau miracle commence, miracle toujours le même, miracle universel, perpétuel, et qui manifestera jusqu'au dernier jour l'inexorable justice et sainteté du Dieu que ce peuple osa renier. Sans principe de vie apparent, il revivra, rien ne pourra le détruire, ni la captivité, ni le glaive, ni le temps même. Isolé au milieu des nations qui le repoussent, nulle part il ne trouve un lieu de repos. Il porte en ses mains un flambeau qui éclaire le monde entier, et lui-même est dans les ténèbres. Il attend ce qui est venu ; il lit ses prophètes, et ne les comprend pas. Sa sentence écrite à chaque page des livres qu'il a l'ordre de garder fait sa joie. Au mépris, à l'outrage, il oppose une stupide insensibilité ; rien ne le blesse, rien ne l'étonne ; il se sent fait pour le châtement. Sous l'opprobre qui l'écrase, de temps en temps il soulève sa tête, il se tourne vers l'Orient, verse quelques pleurs, non de repentir mais d'obstination ; puis il retombe. Et courbé, ce semble, par le poids de son âme, il poursuit en silence, sur une terre où il sera toujours étranger, sa course pénible et vagabonde. Tous les peuples l'ont vu passer ; tous ont été saisis d'horreur à son aspect : il était marqué

d'un signe plus terrible que celui de Caïn; sur son front, une main de fer avait écrit: Deicide."

B.—La punition des nations payennes n'a pas été immédiate après le crime comme elle l'a été chez les Juifs; mais l'histoire démontre qu'en général leur grandeur ou leur décadence a été selon le plus ou moins de respect qu'elles ont gardé pour les lois morales, et leur ruine finale porte le caractère marqué d'un châtiement divin.

Commençons par l'Egypte: l'Écriture a loué elle-même la sagesse qui y dominait. Ce peuple s'est distingué par une grande soumission à l'autorité de ses rois et de ses prêtres et une singulière vénération des enfants à l'égard de leurs parents; on y voyait régner l'amour de la justice; toutes les classes de cette société se livraient avec ardeur au travail; les sciences et l'industrie y étaient cultivées avec le plus grand succès; le despotisme de l'autorité royale avait un frein dans les lois auxquelles elle était assujettie sous le contrôle de la religion, et dans le jugement que les princes subissaient après leur mort, lequel pouvait flétrir leur mémoire et les priver de la sépulture due à leur dignité. Aussi quelle n'a pas été pendant plusieurs siècles la prospérité de ce peuple! Ses richesses étaient immenses. Nulle cité sous le soleil n'a égalé Thèbes, sa capitale, en étendue, en monuments gigantesques, en merveilles de toutes sortes. Sa magnificence a été chantée par les prophètes et par Homère, et aujourd'hui encore ses ruines colossales font l'étonnement des voyageurs forcés d'avouer que l'art et l'industrie modernes ne peuvent rien élever qui approche de ces immenses constructions. Rome et Paris, pour embellir leurs places publiques vont demander à l'Égypte ses obélisques élevés sur son sol, il y a trois ou quatre mille ans. La gloire militaire de cette contrée a aussi brillé d'un grand éclat, il suffit de nommer Sésostris.

L'Égypte a eu pour mission d'être l'école des autres nations pour les sciences et l'agriculture. Même au jour de sa décadence, elle a vu les plus beaux génies et les plus grands législateurs de la Grèce aller s'instruire à ses leçons, entre autres, Lycurgue, Solon, Pythagore, Platon; enfin elle a été l'institutrice du peuple de Dieu dans les arts.

Mais les revers sont venus pour cette contrée célèbre. L'orgueil et le despotisme cruel de Pharaon le portaient à opprimer les enfants d'Israël, et son obstination lui fit mépriser les plaies qui, à la voix de l'envoyé de Dieu, désolèrent son royaume. Il poursuit les Hébreux auxquels d'abord, forcé par le plus terrible châtiement du ciel, il avait permis de sortir de ses états; mais la mer Rouge

l'engloutit avec toute son armée, et sa ruine est éternisée dans la mémoire des hommes par ce sublime cantique de Moïse dont les accents retentiront jusqu'à la fin des siècles.

Après le désastre de Pharaon, on voit l'Égypte, opprimée par ses propres souverains, subissant diverses invasions, ou en proie à de cruels fléaux, Dieu y recevait le plus ignominieux outrage par l'idolâtrie allant jusqu'à adorer les animaux, et une épouvantable dépravation de mœurs apparaissant surtout dans les mystères religieux que l'on célébrait.

Écoutez maintenant la parole d'Ezéchiël : " Fils de l'homme, dit le Seigneur, prophétise en mon nom contre l'Égypte ; je vais tirer le glaive contre elle ; j'exterminerai une partie de ses habitants, je disperserai l'autre parmi les nations ; je détruirai ses animaux. Les appuis de l'Égypte tomberont ; l'orgueil de son empire sera détruit ; ses villes seront abandonnées ; j'exercerai mes jugements contre Thèbes ; elle tombera en ruine. Le sceptre d'Égypte sera brisé, et il n'y a aura plus à l'avenir de prince Égyptien. Et lorsque j'aurai ainsi désolé cette terre, on saura que c'est moi qui suis le Seigneur. " Nabuchodonosor fut chargé d'être l'instrument des vengeances divines ; il soumit l'Égypte d'une extrémité à l'autre, et il y fit de si horribles ravages que sa puissance a été pour jamais affaiblie. Plus tard, Cambyse, Roi des Perses, envahit cette contrée, y promena le glaive et la torche, et en enleva toutes les richesses. L'Égypte passa du joug des Perses à celui des Grecs, puis elle devint l'esclave de Rome ; elle a subi ensuite la domination des Arabes et celles des Ottomans. Aujourd'hui l'autorité qui la gouverne, mal affermie, l'offre en proie aux convoitises des puissances européennes ; mais on le voit, la prédiction d'Ezéchiël a été réalisée ; depuis vingt-cinq siècles ce pays n'a pas eu à sa tête de souverains Égyptiens.

D.—Jetons un coup-d'œil sur un peuple de l'antiquité doué aussi d'une mission providentielle, et dont la ruine va prouver la thèse que nous soutenons.

Voyez les Phéniciens, avec leurs deux puissantes cités, Tyr et Sidon : ce sont les plus habiles navigateurs, les plus riches commerçants de l'ancien monde. Ils sont chargés de mettre en relation mutuelle des contrées éloignées. La Phénicie est l'entrepôt des nations-*negociatio gentium*, comme l'appelle Isaïe ; elle porte aux extrémités du monde les produits de son industrie pour échanger contre les riches productions que recèlent les terres et les mers lointaines. Elle est aussi chargée de donner au peuple de Dieu toutes les choses nécessaires à sa subsistance et à son entretien, en lui fournissant mille objets d'importation exigés par les

besoins sociaux. Dieu la fait concourir à la construction de son temple, et lui demande l'or et l'argent dont se composeront les vases qui seront consacrés à son culte, ainsi que les parfums et les aromates qui brûleront sur son autel.

Mais la Phénicie retient chez elle le culte des idoles. Tyr bâtit à Astarté, la déesse de la volupté, un temple qui devient le théâtre des plus grandes infamies. En même temps, sa cupidité effrénée ne reconnaît plus de bornes ; son trafic se signale par de criantes injustices ; ses richesses exaltent son cœur, et la superbe de son roi lui fait dire qu'il est Dieu. Tyr se réjouit du malheur de Jérusalem, et veut s'agrandir de ses ruines. Mais voici que se fait entendre la voix du prophète : " Tu seras renversée comme Jérusalem ; tes superbes édifices seront précipités au milieu des eaux ; tu seras semblable à une pierre nue, et ne serviras plus qu'à sécher les filets des pêcheurs." Nabuchodonosor est encore chargé d'être l'exécuteur des vengeances divines. Il s'empare de la cité opulente, enlève ses richesses et la race. Elle se relève de ses ruines, dans une île voisine ; mais pour continuer ses fraudes et ses crimes. Alexandre vient à son tour ; et après un siège qui est un des plus mémorables de l'histoire, il s'empare de la capitale de Phénicie, il l'incendia, et réduit à l'esclavage ce qui reste de ses habitants. Sidon, objet aussi pour ses crimes, des malédictions de Jérémie, avait déjà subi une ruine épouvantable. Pour se soustraire à la vengeance du roi de Perse contre lequel ils s'étaient révoltés, ses habitants font de leur ville un immense foyer, où quarante mille hommes se précipitent avec leurs familles et leurs trésors.

Que reste-t-il à présent de Tyr et de Sidon ? " Lorsque nous y arrivâmes, dit le P. de Géramb, des pêcheurs faisaient sécher leurs filets sur l'emplacement de ces deux illustres cités de la Phénicie. Quelques tas de pierres recouvertes d'herbes et de gravier, des masures éparses, un monceau de ruines ; voilà ce qui reste de ces grandes cités sur lesquelles a passé la justice de Dieu.

E.—La bénédiction de Noé donnée à Sem avait eu son effet dans la gloire de l'empire fondé par Assur, fils de celui-ci. Cette puissance colossale s'est élevée par le travail, l'esprit d'entreprise, et la conquête de pays que Dieu voulait soustraire à une entière barbarie, en les assujettissant à ces puissants états de Ninive et de Babylone, où la science était cultivée, et où se développait une étonnante industrie. Mais voyez toutefois la justice divine frappant ses coups vengeurs au milieu de toutes les grandeurs de ces peuples. Sémiramis, en punition de son orgueil et de ses mœurs infâmes, éprouve dans les Indes une défaite ignominieuse où elle perd les deux tiers de son armée. Sardanapale, dont le nom rappelle la

plus ignominieuse lubricité, voyant sa ville, qu'il croyait imprenable, au pouvoir de ses ennemis, fait changer son palais en bûcher où il se précipita avec ses femmes et ses trésors. Rappelez-vous la prédiction qu'avait faite Jonas à Ninive : " Encore quarante jours, et Ninive sera détruite." La ville coupable fit pénitence et fut épargnée ; mais une rechute dans ses crimes amena sa ruine totale.

La mission propre de l'empire chaldéen a été de châtier les nations payennes et la Judée prévaricatrice ; le livre sacré le dit expressément. Le pays de Moab, l'Idumée, la Syrie, le royaume de Damas, l'Égypte, tombent sous les coups des Assyriens. Le roi de Ninive, Salmanasar, mit feu au royaume d'Israël. Mais Sennachérib ayant insulté Dieu au siège de Jérusalem, l'ange du Seigneur extermina 185 mille hommes de son armée, et ce prince, retiré honteusement dans ses états, fut assassiné par ses propres enfants. Le Seigneur punit aussi l'injuste attaque d'Holopherne contre Béthulie en lui faisant couper la tête par Judith.

Mais les crimes de Judas sont parvenus à leur comble. Nabuchodonosor, surnommé le Grand, est envoyé de Dieu, comme il a été dit, pour ruiner Jérusalem, ainsi que les prophètes l'avaient expressément annoncé. Ce souverain orgueilleux va subir à son tour la plus éclatante humiliation que Dieu ait jamais infligée à un homme. Un jour qu'il se complaisait dans la grandeur et la beauté de cette Babylone qu'il avait si magnifiquement décorée, une voix du ciel se fait entendre : " Tu vas perdre ton empire, lui dit-elle, tu seras chassé de la société des hommes, tu demeureras avec les bêtes, tu mangeras le foin comme le bœuf, jusqu'à ce que tu reconnasses le pouvoir absolu du Très-Haut sur les empires des hommes." Et cette parole s'accomplit à la lettre. Pendant sept ans, Nabuchodonosor vit au milieu des bêtes, exposé à la pluie du ciel ; ses cheveux deviennent comme la plume des aigles, ses ongles comme les griffes des oiseaux ; il fut, selon l'opinion reçue, changé en bête.

Maintenant, il faut aussi le reconnaître, jamais souverain n'a donné une plus grande leçon d'humilité. Lui-même a écrit une lettre à tout son empire pour faire connaître les détails de son ignominieuse punition ; en même temps, il a proclamé la grandeur du vrai Dieu, et ordonné de l'adorer. Il devint en récompense de cet acte plus puissant qu'auparavant, et plusieurs saints Pères, entr'autres St. Augustin, persuadés de la fidélité de sa conversion, ont cru à son salut.

Cependant, son empire devait être ruiné sous son petit-fils. Isaïe, Jérémie, Ezéchiel, Daniel, et plusieurs des autres prophètes

l'avaient annoncé dans leurs prophéties. Je citerai ces paroles d'Isaï : " Cette altière Babylone sera détruite ; elle demeurera déserte jusqu'à la fin des siècles, elle deviendra le repaire des bêtes féroces, ses palais seront remplis de serpents, des oiseaux de nuit y feront entendre leurs gémissements lugubres." Et Jérémie a dit : Son emplacement où se seront répandus les flots de son fleuve deviendra entièrement désolé, et le fils de l'homme n'y passera plus.

Babylone avait comblé la mesure de ses iniquités. Son roi impie, Balthazar, au milieu d'une orgie, fait une horrible profanation des vases sacrés du temple du Seigneur. Mais voici qu'il tremble de tout son corps, la pâleur est sur son visage. C'est qu'il voit une main mystérieuse écrire sur les murs de la salle du festin : *Mane, Thecel, Phares*. Daniel, en donne la signification terrible, annonçant que ses jours sont comptés, ses crimes pesés, et son royaume divisé entre ses ennemis. Et la nuit même, les Perses et les Mèdes s'emparent de la ville et Balthazar est tué.

Ninive et Babylone, quel exemple de la justice divine sur les empires coupables ! Jusqu'à ces dernières années, on ne savait pas d'une manière précise où était l'emplacement de Ninive, de cette cité dont il fallait trois jours pour parcourir l'enceinte. Quant à Babylone, la destruction la dévasta ; peu à peu elle fut délaissée. Dans son enceinte, les rois de Perse établirent un parc où ils renfermèrent des bêtes sauvages. Dans la suite ses murs tombèrent ; seuls, les serpents et les léopards en firent leur retraite, et le voyageur qui visite ces lieux est frappé de la désolation qu'ils présentent de toutes parts.

J. S. RAYMOND, Ptre., V. G.

(à continuer.)

# MATHILDE DE CANOSSE.

---

(suite)

La table fut mise dans une petite salle du rez-de-chaussé ; elle s'ouvrait sur l'étang du jardin : d'antiques platanes entouraient le bassin et le couvraient d'ombrage tout en se mirant dans ses eaux. Lorsque l'heure eut sonné, on présenta à laver aux deux convives, l'abbé s'assit sur un escabeau de bois, le comte sur un fauteuil couvert de velour rouge. Au milieu de la table s'élevait un magnifique groupe d'argent qui représentait saint Benoit assis sur un rocher : à ses pieds était prosterné l'échanson de Totila, roi des Goths, qui, sur l'ordre de son maître, s'était fait passer pour lui : saint Benoît découvrait la feinte, et, tourné vers le prince barbare, il lui prédisait la prise de Rome et le jour de sa mort à lui-même. Le dîner abondait en gibier et mets choisis ; tout était servi sur des plats d'argent, que des valets et des pages, aux livrées de l'abbé, transportaient de la table à des dresseurs chargés de riche vaisselle. Mais au milieu de ce luxe princier, le prélat ne mangea qu'une écuelle de soupe d'avoine, à laquelle il ajouta quelques petits poissons marinés, une poignée d'avelines, avec du pain grossier et de l'eau. Il entretint son hôte d'une façon si gracieuse que celui-ci ne se lassait pas d'admirer tant de science, d'esprit et de politesse, mêlé à une aussi grande abstinence. Cependant les pages et les officiers de service regardaient Pandolfe, à la dérobée, se disant à l'oreille :

—Savez-vous qui est ce seigneur ? Ce doit être un homme d'importance, car il est admis à la table du sire abbé, où ne s'assoient jamais que des margraves ou des barons de l'empire.

—Hum ! disait un autre, je ne comprends rien de ce qu'ils disent : ils ne parlent qu'allemand, ce doit être quelque parent de l'abbé.

—Il me fait plutôt l'effet d'un pèlerin, de ceux qui s'en vont à Rome par dévotion, car il voyage seul sans même avoir d'écuyer.

—Et cependant il est merveilleusement armé. Je pense que c'est plutôt encore un chevalier errant qui va soutenir en lice l'honneur de quelque noble dame faussement accusée. Rappelez-vous donc qu'il est arrivé casque en tête, avec camail en fer, lance en main, épée et poignard au flanc : il me paraît être un vaillant champion.

—A la vérité, il me déplairait fort d'avoir à sentir le fer de sa lance ou le tranchant de son épée. Voyez un peu quel poignet il vous a ! quel bras nerveux ! quel œil d'aigle !... ventrebœuf !...

Aussitôt que le dîner fut terminé, l'abbé se leva de table et se rendit à sa cellule, tandis que Pandolfe, ayant revêtu ses armes, monta à cheval, et piqua des deux vers Znaim.

L'abbé Daufér était issu d'une noble famille de Thuringe et proche parent du Landgrave. Dans sa jeunesse, il avait été chevalier de l'empereur Henri III et très-avant dans la confiance de ce monarque. Il l'avait suivi dans ses campagnes d'Italie, deux fois accompagné jusqu'à Rome, et plus souvent encore à Vérone, où l'empereur avait longtemps fait son séjour pendant les guerres de Lombardie et à l'époque des querelles qui s'étaient élevées entre les habitants de cette cité et les seigneurs lombards. Pendant ces voyages répétés, Daufér avait beaucoup connu et plus encore admiré la valeur et la vertu de Boniface de Canosse ; il fréquentait sa cour, et avait été chargé de nombreuses missions auprès de lui, de la part de l'empereur, à l'occasion de la guerre de Parme et de celle de Bourgogne : ce fut ainsi qu'il se fit apprécier de la comtesse Béatrice et de la jeune Mathilde, à cause de son courage et de ses nobles qualités. Dans les ambassades qui lui furent confiées auprès de plusieurs souverains de l'Occident, pour les affaires de l'Eglise et l'extirpation de l'hérésie, de la simonie et du relâchement des mœurs, objets de la sollicitude des pontifes et des conciles, il avait fait la connaissance du cardinal Hildebrand (depuis Grégoire VII), et avait eu de fréquents et graves entretiens avec lui. Un jour que le chevalier exprimait au prélat son étonnement de le voir, lui si pur et si saint, lui si éclairé et si puissant auprès des rois de la terre, vivre cependant d'une vie si humble, si mortifiée et si pénitente, il lui demanda, d'un air de douce familiarité, de lui dire par quelle vertu il en était arrivé à unir tant de simplicité et tant de grandeur, tant de douceur et tant de fermeté.

—Par la seule vertu de Jésus-Christ, répondit le cardinal ; une pareille science ne s'acquiert qu'au pied de la croix et non à la cour.

Ces paroles, prononcées avec la chaleur de la foi qui enflammait le cœur du saint prélat, produisirent une telle impression sur l'âme de Dauffer, que, de retour en Allemagne avec l'empereur, il dit adieu aux richesses qu'il possédait, à l'amitié du prince qui l'avait élevé en dignité, et se fit moine dans l'abbaye de Fulde, au grand étonnement de toute la cour. Il en avait été cependant le plus bel ornement par son amabilité, les grâces de sa personne et ses talents ; la vie qu'il y menait était noble et somptueuse, ses fêtes magnifiques, et, dans les tournois comme dans les autres exercices en honneur parmi les jeunes gentilshommes de cette époque, il n'avait jamais rencontré d'égal.

Ce brillant seigneur, naguère si délicat, si élégant, si riche et si gracieux, fut à peine soumis aux épreuves de la vie religieuse et pénitente, qu'à la grande surprise de tous les moines, même des profès, il devint l'homme le plus humble et le plus mortifié. Sa blonde et soyeuse chevelure tomba sous les ciseaux ; ses riches et somptueux habits firent place à une bure rude et grossière ; sa chaussure, fine et soignée, fut remplacée par des sandales de cuir épais ; sa taille, droite et fière, se courba, s'humilia ; sa voix douce et bienveillante s'éteignit, son langage élégant et correct fit place au silence ou à de rares et simples discours ; enfin, sa nourriture, ses aliments si recherchés, si choisis jadis, ne furent plus qu'un peu de légumes, de pain dur ; l'eau fut sa boisson, sa couche un fagot de sarments.

En vérité, on ne saurait trop admirer l'efficacité de la grâce divine qui seule peut opérer dans l'homme des merveilles aussi sublimes ; elle le transforme en un moment, le rend vainqueur de l'empire des habitudes qui font, pour ainsi dire, corps avec la personne et même avec l'âme. Et en effet, comment et pourquoi le moyen-âge nous offre-t-il tant d'exemples de ces complètes métamorphoses chez des hommes hautains, dédaigneux, violents, sanguinaires même, avides du bien d'autrui, plongés souvent dans la mollesse et les voluptés ? Nous voyons à chaque pas des comtes, des margraves, des landgraves, des ducs et des rois qui, après avoir consumé leur jeunesse dans les plaisirs et les délices, dans les tournois ou dans les batailles, prennent tout-à-coup la résolution de se faire moines, et cela dans les ordres les plus sévères, sous les règles les plus dures, dans les cloîtres privés de toute communication avec les hommes, aimant à être mal vêtus, pauvrement nourris, dormant peu, veillant au chœur, et se livrant sans cesse à de rudes et pénibles travaux. Et cependant ces hommes étaient de chair et d'os comme nous ! Comme nous, ils avaient de l'inclination naturelle pour une vie douce, les amusements, les plaisirs, le bon temps

enfin, ni plus ni moins que de nos jours. Et nous, outre que nous ne sommes pas faits aux exercices belliqueux et aux fureurs de la guerre, comme ils l'étaient, nous ne savons même pas, à l'exemple de ces hommes vaillants, vaincre le goût inné que nous avons tous pour le bien-être et le repos. C'est, voyez-vous, que ces rudes chrétiens avaient une foi vive et pure en Jésus-Christ et au dernier jugement : cette foi, jointe à la grâce divine, leur était un aiguillon, leur donnait une énergie victorieuse contre les rébellions de la chair lâche et misérable. Ne voyons-nous pas, même de nos jours, la puissance de la foi dans tant de jeunes filles délicates qui, bien qu'élevées dans les douceurs et les recherches de l'opulence, se mettent à fouler d'un pied ferme les sentiers ardu et étroits de la vie claustrale chez les Clairistes, les Carmélites, les Capucines : et elles y rencontrent tant de joies, tant de délices intimes qu'elles sont au comble du bonheur dans les veilles, les jeûnes et les plus dures mortifications ? Laissons les apôtres du *christianisme civilisé* proclamer que les austérités ne s'accordent plus avec la civilisation actuelle, comme si le Christ n'avait souffert, comme s'il n'était mort que pour la société ancienne, comme s'il avait promis à la moderne qu'elle parviendrait à la gloire éternelle, en se promenant au travers de jardins délicieux et non en gravissant péniblement les rochers du Calvaire.

Après avoir passé quelques années sous l'austère discipline de l'abbaye de Fulde, Daufer crût et se développa si fort dans la vertu et dans la science, qu'il fut demandé par les moines de Moravie pour leur servir de père et de guide dans la vie spirituelle. L'abbé de Fulde y consentit ; et Daufer, arrivé à son nouveau séjour, y fit, par ses paroles et son exemple, reflourir l'esprit religieux. Le bruit de sa science et de sa vertu se répandit bientôt dans la Bohême et dans la Haute et la Basse-Saxe, et il ne tarda pas à y être en grande réputation. Il s'appliqua d'abord à guérir les plaies principales qui rongeaient la société du temps, c'est-à-dire, la licence des mœurs, l'avarice et la tyrannie des puissants ; il réussit si bien, tantôt par ses exhortations paternelles, tantôt par ses paroles menaçantes, qu'il put bientôt commencer à recueillir dans bien des âmes les fruits les plus abondants des vertus chrétiennes. Il parcourut presque toute la sauvage Moravie, malgré les périls nombreux que ce pays offre au voyageur, soit dans les profondeurs des forêts qu'il faut traverser, soit par l'impétuosité des torrents qu'il faut franchir.

Il fallait échapper à l'avidité de certains petits seigneurs qui, du haut d'un rocher surplombant la route, épiaient, cachés dans leurs castels, le malheureux pèlerin que le sort leur amenait. De ces

repaires, ils envoyaient leurs satellites attendre aux défilés les passants désarmés et les dépouiller de leurs bagages et de leurs montures. Si ces malheureux essayaient de faire quelque résistance, d'autres assaillants, sortis des bois voisins, se joignaient aux premiers et finissaient par triompher du plus petit nombre. On faisait des prisonniers que l'on mettait aux fers, et qu'on chassait vers le château ; ils n'y étaient pas plus tôt arrivés qu'ils étaient jetés dans des cachots creusés dans le sein du rocher ; là, ils cessaient de voir la lumière du jour, et mouraient bientôt de misère et de faim.

D'autres seigneurs plus perfides encore dispersaient dans la campagne leurs sicaires déguisés en bergers, en chasseurs, en gardes forestiers ; les traîtres s'approchaient des voyageurs et sous prétexte d'enseigner à ces imprudents la route qu'ils avaient à suivre pour se rendre à la ville, ils les dirigeaient vers des marécages sans fonds, où ces malheureux trop confiants allaient s'enfoncer et où ils étaient alors dépouillés sans miséricorde. Plus souvent, les infâmes pillards se bornaient à disparaître avec chevaux et marchandises, laissant les victimes de leurs ruses au milieu des marais et des fondrières. Ces infortunés, en cherchant à se dégager des pièges où ils étaient tombés, ne faisaient qu'user le reste de leurs forces ; la nuit les surprenait au milieu de ces efforts inutiles et ils périssaient de froid dans les eaux glacées ou devenaient tout vivants la pâture des animaux sauvages et des oiseaux de proie.

(à continuer)

## CHRONIQUE PARISIENNE

---

Il ne semble pas qu'il puisse y avoir aujourd'hui une bonne gloire, je veux dire une gloire humaine complète, sans que le mérite littéraire y jette au moins un de ses rayons. Les lettres sont l'aurole aussi obligée que populaire de toutes les célébrités, la seule qui en impose encore aux passions et aux partis, la seule qui puisse inspirer à quelque impartialité de la part d'une certaine critique.

Aussi voyons-nous en ce moment la plume dans toutes les mains. Il y a des femmes de Lettres, et nous y pensions plus que jamais hier, en enterrant George Sand : des acteurs de Lettres qui publient des mémoires de leur vivant, comme Laferrière : des peintres de Lettres qui frappent à la porte de l'Académie avec un livre magistral, comme Fromentin : des généraux, qui se souvenant de César, racontent *ex-professo* leurs campagnes, comme Chanzy, Ducrot, d'Aurelles-Paladine : des chimistes qui arrivent à l'Institut, comme Dumas et Claude Bernard : d'héroïques voyageurs, qui, à la gloire de découvertes qui ont enrichi la science et reculé tous les horizons du monde connu, joignent le mérite à peine moins apprécié, de bien conter leurs aventures.

Voilà bien des catégories de Lettrés, dont il sera au moins permis de rappeler, qu'elles ne sont généralement guère anciennes. Dieu me garde d'en inférer quoique ce soit contre leur mérite ! Mais ce ce ne sera pas les abaisser, que de leur préférer une phalange d'écrivains qui porte depuis longtemps le flambeau des Lettres françaises ; depuis Vénonce Fortunat jusqu'à St. Bernard, depuis St. Bernard jusqu'à Bossuet, jusqu'aux grands prélats de notre époque.

Si les Evêques ont fait la France, selon le mot devenu célèbre

de M. Guizot : s'ils lui ont donné des mœurs, des lois, un gouvernement, une religion, n'ont-ils pas été aussi, d'abord les imitateurs, ensuite les conservateurs et les modèles du langage national.

N'est-ce pas à bon droit, qu'on les a comparés à des abeilles, qui, dans l'ombre même des siècles barbares, amassaient industrieusement et sauvegardaient le miel des Lettres antiques? héritage qu'eux seuls alors étaient à même d'apprécier et dont la postérité leur devra une éternelle reconnaissance.

Les Evêques d'aujourd'hui n'ont point démerité d'un si beau passé, et plus que jamais peut-être la mitre brille au milieu de nous de tous les rayons de la gloire littéraire.

Quoiqu'il ne puisse être question ici que de noms contemporains, n'omettons pas de recueillir en première ligne, ceux qu'une mort récente a consacrés, sans en affaiblir le retentissement, et qui signent des ouvrages que tout le monde religieux lit encore. Ce sont les noms du cardinal Gousset, sage théologien, qui osa publier des *Traité de Morale*, en français, et qui porta sur le siège de Rheims, une illustration qui était venue le prendre au dernier échelon de la société, illustration qu'il ne dut qu'à son mérite personnel et à un travail opiniâtre : de Mgr. Doney, évêque de Montauban, qui laisse de si beaux travaux dogmatiques : de Mgr. Rousseau, évêque d'Angoulême, archéologue et linguiste distingué : de Mgr. Ginouilhac, archevêque de Lyon, qui a écrit l'*Histoire du Dogme Catholique*.

Parmi les prélats qui dûrent défendre, à la tribune du Sénat impérial, la Souveraineté Pontificale, on remarquait à bon droit le Cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, qui donna publiquement de si bons conseils aux Ministres de Napoléon III, et stigmatisa si vigoureusement leur politique. Mais les bons conseils sont comme les morts, on ne sait ce qu'ils valent que lorsqu'ils ont fait leur temps.

Mgr. Darboy, plus diplomate, plus voisin de la Cour, montrait un égal talent à gazer le même sujet et à atténuer les mêmes craintes. Il fut plus remarquable dans ses Mandements, si admirablement écrits, et surtout dans son attitude pendant nos malheurs civils, dont il devait être le martyr à jamais glorieux et la plus précieuse victime.

Il est bien peu d'esprits délicats qui n'aient lu les ouvrages de Mgr. Gerbet, évêque de Perpignan, et spécialement son *Esquisse de Rome chrétienne*. "Le livre de Mgr. Gerbet, dit Louis Veuillot, "brillera dans la glorieuse élite des modèles de l'érudition littéraire, également honoré des savants, des poètes et des sages. "La langue qu'on y parle, est digne des majestueuses douceurs

“ de la Ville Sainte. C'est une langue sereine, mélodieuse, admirablement pure, dont le caractère fondamental est la grâce, mais qui atteint sans effort et comme naturellement à toutes les hauteurs. Nous n'avons point aujourd'hui d'écrivain plus parfait que Mgr. l'Evêque de Perpignan, et jamais, la poésie de Rome n'a eu d'interprète qu'on lui puisse comparer.”

A la même époque pourtant, deux autres prélats qui ne devaient survivre que peu d'années à Mgr. Gerbet, faisaient des discours et écrivaient des livres justement célèbres.

Mgr. Plantier, évêque de Nîmes, avec toute la verve ardente d'un génie prime-sautier et méridional, publiait des lettres éloquentes, faisait paraître des brochures, prononçait des discours qui retentissaient par toute la France et trouvaient des échos dans le monde entier. La prodigieuse facilité le trouvait prêt à improviser sur tous les événements. Il se portait à temps au secours de toutes les bonnes causes menacées. Seulement la lame peu à peu usait le fourreau, et un jour, on apprit que cette belle âme, encore jeune dans un corps en ruine, venait prématurément de s'envoler.

Mgr. Landriot, esprit facile aussi, mais d'une abondance moins originale et moins militante, publiait à la Rochelle d'abord, puis à Rheims, où il avait été transféré, ses charmantes Conférences sur la *Femme forte* et la *Femme pieuse*, où il traitait dans un style heureux et doucement imaginé des vertus et des obligations de la Chrétienne dans le monde.

Telles sont les pertes que l'épiscopat catholique et les lettres françaises viennent de faire en peu d'années, et je suis loin d'avoir cité tous les noms marquants.

Si je me tourne maintenant vers les célébrités heureusement survivantes, il m'est impossible de ne point saluer en première ligne l'illustre cardinal-archevêque de Paris, non parce qu'il est le premier de tous par l'importance de son siège, mais parce que ses aimables qualités de cœur, son talent administratif incontesté, sa parole grave, profonde, mesurée, le mérite littéraire exceptionnel de ses œuvres pastorales, font réellement de Mgr. Guibert l'un des plus grands évêques de la France. Point de lecture plus profitable que celle de ses Mandements. C'est un style qui brille comme l'ébène. Il a un éclat sérieux.

A côté de Lui, et soutenant, comme Lui, le poids des rapports fréquents avec le Chef de l'Etat et ses ministres éphémères, Mgr. Mabile, occupé à Versailles une haute situation ; et aux jours des prières publiques pour l'ouverture du parlement, il donne à nos législateurs des conseils qui, par leur forme élevée et leur franchise toute apostolique, forcent les attentions les plus rebelles.

On regrette de ne plus entendre à la tribune du Sénat Républicain l'éminent cardinal de Bonnechose, archevêque de Rouen, dont les discours si pleins de logique et de vigueur ont élucidé tant de sophismes et vengé tant de bonnes causes sous le second Empire.

Heureusement, il nous reste Mgr. Dupanloup.

Dans un temps comme celui où nous vivons, temps où il nous semble que le Démon fait la moisson et que c'est Dieu qui 'glane, l'évêque d'Orléans a été donné à la France pour y être, depuis trente ans, l'avocat et le porte-voix de l'Eglise persécutée. Le premier sur la brèche toujours, et le dernier sous la tente, c'est le Phinéas de nos combats religieux, le Macchabée de nos revendications, le gardien des murs toujours assaillis de la Ville-Sainte.

Quelle puissance de travail chez ce vieillard, que l'on rencontre encore s'arrêtant dans la rue, pour fixer une note sur son carnet, et tirant de sa soutane des crayons taillés aux deux bouts, pour n'être jamais pris au dépourvu, au passage d'une idée allant au sujet qu'il médite... Quelle fécondité et quelle aisance ! Quel bonheur d'expression ! Quelle éloquence entraînant ! Le voilà qui a 73 ans, et cependant, il est jeune et vif à la tribune, quand il nous défend contre M. Challemel-Latour : il met encore la main à de longs mandements, compose ou improvise de beaux discours, jette au vent de la publicité des brochures toujours efficaces, parce qu'elles sont toujours inspirées et toujours actuelles.

Appelé par toutes les bonnes œuvres et par toutes les bonnes causes, il ne sait se refuser à aucune, et joignant au mérite de tant de services forcément éclatants le plus charmant, le plus entier oubli de lui-même. L'Académie, qu'il a noblement reniée pour ne pas s'asseoir à côté de M. Littré, n'ose pas disposer du fauteuil que sa démission a laissé vacant, et continue à l'ombrager de loin de ses palmes vertes. L'enseignement lui doit le plus bel ouvrage que ce siècle ait produit sur l'éducation. La France religieuse enfin le considère comme son représentant naturel sur les bancs du Sénat, et la liberté de l'enseignement supérieur était son œuvre.

Les évêques militants ne manqueront jamais d'ailleurs, il faut l'espérer, à l'Eglise de France. Parmi les plus jeunes, Mgr. Freppe, évêque d'Angers, est connu pour ses beaux travaux sur l'éloquence sacrée. Son cours à la Sorbonne l'avait rendu célèbre, longtemps avant sa promotion à l'épiscopat ; et il est un des cinq qui aient pris l'initiative de restaurer à l'ombre de leur palais et à la faveur de la loi d'ailleurs menacée sur la liberté de l'enseignement, les vieilles universités catholiques.

Le premier de tous, Mgr. Pie, évêque de Poitiers, avait obtenu

l'érection canonique d'une faculté de théologie. Son rôle éminent au Concile du Vatican, son passé, ses travaux, et, par-dessus tout, son immense savoir exégétique, le désignaient assez pour cette œuvre.

Qui n'a pas ouvert les sept volumes de Mandements, Discours, Instructions, Panégyriques et autres œuvres pastorales de l'évêque de Poitiers, ne peut imaginer combien il est encore supérieur à tout ce que la renommée lui attribue. Ce n'est pas un écho, c'est un prolongement, une continuation des Pères de l'Eglise. On n'est pas plus heureux dans le choix des textes et l'appropriation des circonstances bibliques aux temps présents : on n'est pas plus ancien et plus nouveau tout à la fois. La pensée, dans ces pages, se pousse d'elle-même à l'éloquence sans accessoires, sans déclamation, j'allais dire sans ornements, j'aime mieux dire sans parure empruntée : cela rendra mieux la splendeur d'un style où tout est pur comme l'or, et dans lequel ornement ne sera jamais sans richesse.

Les idées brillantes plaisent d'abord, a dit un auteur, les idées simples plaisent ensuite. On s'en aperçoit en lisant Mgr. Pie. Mais c'est que personne n'a le don de faire ressortir comme lui la majesté d'une idée, soit qu'il la prenne dans l'Écriture, soit qu'il l'emprunte à l'Histoire, soit qu'il la demande à la Liturgie catholique. C'est à cette dernière surtout qu'il aime à puiser, avec un bonheur d'expression qui ne se dément jamais ; avec un à-propos, une autorité, une sûreté de doctrine, qui fait l'admiration de tous les maîtres de la science sacrée.

Le Concile du Vatican, dont les premiers chapitres ont inspiré à Mgr. de Poitiers un Commentaire si magistral, et dont les décrets ont été, comme on sait, unanimement acclamés par les évêques de France, a inspiré, à d'autres prélats, d'autres travaux diversement remarquables. Tel, Mgr. de la Tour d'Auvergne, qui a publié tout récemment un livre sur la *Tradition Pontificale*. On raconte qu'une grande partie de ses notes ayant péri dans l'incendie de son palais archiépiscopal, il a dû refaire son œuvre de toutes pièces, la reconstituant à force de patience, de recherches et de mémoire dans son état primitif.

Mgr. de la Bouillerie, ancien évêque de Carcassonne, aujourd'hui Coadjuteur de Bordeaux, a écrit de délicieuses *méditations sur l'Eucharistie* et a même fourni au Père Hermann les paroles de ses plus beaux cantiques au St. Sacrement. On a aussi de lui, une série d'études sur le *Symbolisme de la Nature*.

Mgr. Lyonnet, archevêque d'Oloy, qui vient de mourir, laisse une histoire estimée du cardinal Fesch. Mgr. Perraud, évêque

d'Autun, est l'historien de l'Oratoire, aux XVII<sup>ème</sup> et XIX<sup>ème</sup> siècles. Mgr. Meignan, évêque de Châlons s'est occupé des questions scientifiques dans leurs rapports avec l'Écriture. Sa Grandeur a publié les *Prophéties Messianiques de l'Ancien Testament*, réponse aux attaques les plus récentes du rationalisme allemand, puis le *Monde et l'homme primitif selon la Bible*.

Le plus lettré peut-être ou du moins la plus poète de nos Evêques français est celui de tous qui écrit le moins, Sa Grandeur Mgr. Berthaud, évêque de Tulle. On n'a pas idée, à moins de l'avoir entendu, de ces improvisations étranges tout étincelantes d'images bibliques et de traits empruntés aux Pères de l'Orient et de l'Occident. L'orateur jette cela pêle mêle, avec une aimable confusion qui n'empêche point de reconnaître que ce sont des perles.

Il a des audaces de traduction qui sans laisser d'être exactes, profitent toutes à l'éclat du discours. Il appelle tous les rayons sur une même idée, la fait miroiter en la juxtaposant à d'autres, et de ce rapprochement, sortent toujours des flots de lumière théologique. C'est une mélodie, un rêve, un hymne enflammé c'est l'abondance d'une source qui se soulage elle-même en désaltérant ce qui l'entoure, et à l'épanchement de laquelle tout l'auditoire est réellement suspendue. Aucun ne prouve mieux que l'Evêque de Tulle, que si le beau veut être défendu par la règle, il peut être étendu par l'exception.

Une éloquence plus humaine et moins extraordinaire, une voix que l'on peut estimer comme chaleureuse et entraînant entre toutes, (puisqu'il faut bien laisser celle de Mgr. Mermillod à la Suisse,) c'est l'éloquence, c'est la voix de Mgr. Besson.

Le nouvel évêque de Nîmes est jeune et déjà célèbre, grâce à ses Conférences de Besançon alors qu'il n'était que Supérieur du Petit Séminaire. Ses conférences qui ont été publiées renferment sous des titres rajeunis, toute la Doctrine du catéchisme de Trente. Elles feront que le diocèse de Nîmes, même après avoir perdu Mgr. Plantier, pourra toujours et à bon droit, se montrer fier de son Evêque.

Même au strict point de vue que nous envisageons ici, nous ne devrions peut-être pas encore arrêter cette liste. Nous devrions au moins ajouter, que Mgr. Turinaz, évêque de Tarentaise, publie des lettres remarquables sur les questions de l'enseignement et de l'émigration des campagnes dans les villes, que Mgr. Tsoard, auditeur de Rote, par son bel ouvrage sur *la vie chrétienne*, promet un digne évêque à la France : que Mgr. de Ségur, chanoine de l'ordre des évêques de St. Denys, a rendu d'immenses services par ses opuscules à bon marché : que Mgr. de Conny a bien mérité

de la Liturgie, par ses études sur le rit romain : que le regretté Dom Guéranger enfin, par les traités que tout le monde connaît, marchait de pair avec nos plus savants Pontifes.

Mais ce n'est là qu'une causerie, et j'en ai dit assez, pour établir qu'au point de vue littéraire, l'épiscopat français, non seulement n'a rien à envier aux autres nations, mais qu'en France même il fait la plus grande figure, au milieu des corps lettrés et savants, et qu'il est armé de toutes pièces pour combattre sur le terrain de la presse et de la tribune.

Les radicaux, athées, matérialistes et tous autres de même acabit le savent, et on peut dire qu'ils en enragent secrètement. L'opinion, ils le sentent, n'est pas encore complètement pervertie ; l'influence appartient encore quelquefois au vrai mérite ; le mal a encore quelques places à prendre, quelques conquêtes à faire. C'est le désespoir de nos modernes apostats. Voulez-vous savoir, où sont en ce temps, les hommes vraiment supérieurs ? Regardez où sont leurs haines.

TH. B.

---

## CHRONIQUE DU MOIS.

---

La politique chôme depuis plusieurs semaines ; aucun événement digne d'intérêt général n'est venu rompre la monotonie qui prévaut toujours à cette époque de l'année. Les chaleurs excessives, dont nous avons été gratifiés, ont chassé aux eaux et à la campagne la plus grande partie des citadins et la stagnation dans les affaires comme dans le commerce est à peu près générale. Cependant les économistes croient que les affaires seront meilleures en Canada cet automne, qu'on ne le pouvait augurer au commencement de la saison. Cela ne veut pas dire que l'on verra bientôt la fin de la crise qui nous afflige depuis deux ans. Les causes multiples qui l'ont amenée ne sont pas disparues tout-à-fait et les suites continueront malheureusement à se faire sentir encore longtemps, avant que l'on revoie les années florissantes dont la Puissance du Canada jouissait naguère. Espérons que la dure leçon que nous avons reçue ne restera pas sans profit, et que les gens d'affaires rendus clairvoyants par une dure expérience, conduiront leur barque avec la prudence et l'habileté qui font arriver au port sans encombre.

Les nouvelles reçues des diverses provinces de la Confédération nous apportent les plus belles espérances d'une abondante moisson. A peu d'exceptions près, la récolte promet d'être aussi rémunérative que celle de l'an dernier. Quelque affligeants que soient les divers fléaux qui peuvent affecter la prospérité des villes, lorsque les campagnes ne font pas défaut, il y a une sorte de compensation, la détresse ne saurait devenir générale et l'équilibre se maintient.

Un des événements les plus remarquables de ce mois a été l'ouverture du chemin de fer intercolonial, reliant la province de Québec à la Nouvelle-Ecosse, en passant par le Nouveau-Brunswick. Cette entreprise gigantesque, commencée depuis plus de cinq ans, est enfin achevée, et nous n'avons pas le moindre doute qu'elle soit destinée à opérer le résultat le plus magnifique, en permettant aux

provinces, jusque-là sans communications faciles, d'échanger leurs produits, et en reliant les villes disséminées le long de son immense parcours avec les grands centres commerciaux. Déjà nous apprenons que le commerce de transit, qui s'opère sur cette ligne, est considérable, et cet état de choses ne peut que s'améliorer, si l'on considère qu'en hiver ce sera la seule voie de communication avec les provinces maritimes.

Les travaux du chemin de fer du Nord se poursuivent activement, malgré tous les obstacles que l'on suscite au gouvernement local qui s'est chargé des travaux. D'après les calculs des contracteurs, les trains marcheront, cet automne, sur plusieurs sections, et certainement la voie ferrée reliera Trois-Rivières à la vieille cité de Champlain. Nous ne sommes que l'écho de l'opinion publique en déclarant que l'achèvement de cette importante entreprise sera salué avec enthousiasme, surtout par la population échelonnée sur la rive nord, depuis Québec jusqu'à Ottawa. Depuis longtemps, cette partie du pays manquait de voies de communications, surtout pendant la mauvaise saison, et ce n'est que justice qu'elle ait sa part des améliorations publiques. D'ailleurs, en contribuant à cette œuvre, la province de Québec ne fait que travailler pour la prospérité générale, puisque par là elle assure le développement d'une vaste section, remarquable par la fertilité de son sol et la variété de ses productions. Aussi ce sera un jour remarquable que celui où la première locomotive partira de l'ancienne capitale pour se rendre à Ottawa, en passant par la métropole commerciale du Canada.

La condition des classes ouvrières de nos villes s'est considérablement améliorée, grâce aux grands travaux en voie d'exécution sur les chemins de fer et sur le canal Lachine. La hideuse misère qui a sévi parmi un grand nombre de nos concitoyens a disparu, mais, en dépit de tout, le semestre qui vient de se terminer laissera dans la mémoire de plusieurs de sombres souvenirs. Les personnes riches ont sans doute rivalisé de zèle pour soulager la détresse des frères déshérités ; la charité a fait des prodiges, elle s'est multipliée pour alléger la souffrance de tant de malheureux ; malgré tout, la saison écoulée emporte dans les replis de son lugubre manteau le secret de bien des larmes ignorées, de bien des soupirs étouffés.

\* \* \*

La question qui préoccupe actuellement l'attention de nos voisins d'Amérique est le choix d'un président. La carrière politique de Grant

est décidément close. Il n'emportera pas avec lui la renommée d'un réformateur. C'est sous son administration surtout que le système exécrable de corruption, de brigues et de fraudes s'est inoculé dans tous les membres du corps administratif. Depuis quelque temps, on a vu crouler dans la poussière la réputation des plus hauts fonctionnaires, jusque-là entourés de l'estime et de la confiance publiques. L'agiotage le plus éhonté a été pratiqué sur une immense échelle; une infinité de gens se payaient un luxe princier, en extorquant des sommes énormes pour les privilèges de l'Etat qu'ils vendaient. Des révélations du caractère le plus flétrissant ont forcé le secrétaire de la guerre Belknap à résigner ses fonctions. Beaucoup de personnes de l'entourage du président se trouvent gravement compromises. Enfin l'enthousiasme des admirateurs de Grant s'est éteint pour toujours.

Tout le monde est persuadé qu'il faut avoir recours à un système de réformes radicales, pour faire cesser ce lamentable état de choses. Démocrates comme républicains sont unanimes sur ce point.

La convention républicaine réunie à Cincinnati a choisi le gouverneur de l'Ohio, M. Hayes, pour son candidat à la présidence. Le gouverneur de l'Etat de New-York, M. Tilden est le candidat que les démocrates ont nommé, à St. Louis. Les programmes adoptés par les deux conventions promettent des réformes dans le service civil, le tarif, les douanes, etc., etc. Le programme des démocrates comme celui des républicains, se prononce pour la séparation absolue de l'Eglise et de l'état, et le système des écoles mixtes. Cependant les démocrates font une restriction importante, en déclarant que la question de l'éducation est du contrôle exclusif des législatures provinciales, tandis que la convention républicaine de Cincinnati s'est déclarée pour l'immixtion du congrès fédéral dans cette matière. Les démocrates déclarent la guerre au monopole, et réclament l'égalité de tous les citoyens devant la loi et la protection de la liberté individuelle.

En somme, le programme des démocrates nous semble plus acceptable et moins agressif pour les catholiques que celui qui a été adopté par les chefs du parti républicain. La lutte sera sérieuse. Déjà les républicains exploitent les plus mauvaises passions, en faisant appel aux préjugés de religion et aux antipathies sectionnelles. Ils s'efforcent de faire passer les démocrates pour un parti vendu au clergé catholique romain, qu'ils veulent bien représenter comme un ennemi des institutions républicaines et méditant la ruine de la liberté. Ils essaient de faire croire aux noirs que leur liberté et leur salut dépendent du maintien des républicains au

pouvoir, et que si les démocrates y arrivaient, l'esclavage serait rétabli. Il est à souhaiter, pour la paix et la prospérité des Etats-Unis, que les républicains perdent le pouvoir dont ils ont fait un si mauvais usage.

L'exposition de Philadelphie, ouverte au commencement de mai, continue à attirer nombre de visiteurs. En dépit des efforts déployés par nos voisins, l'exposition du Centenaire sera loin d'atteindre les succès remportés par celles de Vienne et de Paris. Les Américains avaient contre eux un grand obstacle : un océan immense qui a empêché les exposants d'Europe d'y envoyer les produits de leur industrie.

\* \* \*

L'illustre Pie IX a terminé le dix-huit juin dernier la trentième année de son glorieux pontificat. En dépit des vains désirs et des complots de ses ennemis, il préside toujours avec la même sérénité et la même assurance aux destinées de l'univers catholique.

Le Prisonnier du Vatican voit ses décrets plus religieusement reçus et observés que les lois des monarques les plus puissants et les plus absolus de la terre. Parmi tous les personnages qui ont occupé l'attention du monde entier dans ce siècle, nul n'a comme Pie IX mérité le respect et l'admiration de ses contemporains. Ses ennemis, même les plus acharnés, ne peuvent s'empêcher de reconnaître cette fermeté que rien n'ébranle, cette patience que rien ne lasse, cet espoir que rien n'abat. En réfléchissant sur le pontificat si long du St. Père, il nous semble que Dieu ait voulu, dans ces temps de défaillances profondes, donner au monde un modèle de constance et de fidélité aux principes immortels de la justice et de la vérité.

Pie IX n'a point voulu entrer en compromis avec ses oppresseurs et les usurpateurs de ses domaines. Lorsque ses enfants ont été opprimés, sa voix s'est élevée pour soutenir et revendiquer les droits de l'Eglise dans tous les Etats du monde.

\* \* \*

Les chambres de France sont en session, depuis le mois de juin. Le résultat des dernières élections a été désastreux. Le suffrage universel, en envoyant à l'Assemblée Nationale une majorité radi-

cale, a porté un coup mortel à la cause de l'ordre et de la sécurité publique. Que peut-on attendre de cette majorité dont plusieurs membres sont de près ou de loin responsables des excès de la commune ? Que faut-il espérer d'individus de l'espèce des Gambetta et des Floquet dont la haine contre l'Eglise et ses ministres s'est affichée en maintes occasions ! Ne dirait-on pas que le vertige s'est emparé de cette nation jadis si chrétienne et si héroïque, et la pousse vers de nouveaux abîmes ? Est-ce que les jours sanglants et funèbres de 1871 ne lui a pas ouvert complètement les yeux.

Après l'époque néfaste de la commune, une réaction salutaire semblait s'être opérée au sein du peuple français. Après avoir sondé la profondeur et la gravité de ses blessures, il paraissait avoir compris la nécessité de protéger ses intérêts les plus chers, en élisant une assemblée dont la grande majorité était dévouée aux principes conservateurs et monarchiques. Malheureusement elle fut loin de se rendre aux espérances qu'elle avait fait concevoir. La gauche sut habilement profiter des divergences d'opinions qui divisaient la droite, et après bien des tâtonnements, on eut recours à l'expédient du septennat qui eut pour effet de frustrer les vues du parti monarchique. Aujourd'hui les idées révolutionnaires ont fait leur chemin et malgré les assurances des chefs du gouvernement que les intérêts et les droits de tous seront sauvegardés, il n'est plus permis de se faire illusion. Les faits d'ailleurs parlent éloquemment. Le premier acte de la nouvelle législature a été de contester l'élection des champions les plus fidèles et les plus énergiques de la cause catholique. Puis on a demandé l'amnistie de toutes les personnes impliquées dans les outrages de la commune. Cette proposition a été repoussée, parcequ'elle aurait sans doute nui à la cause républicaine. Quelques membres seuls de l'extrême gauche ont voté avec Victor Hugo.

Un peu plus tard, on a attaqué la loi qui donnait aux universités libres le droit de conférer des degrés. On présenta un nouveau projet de loi qui attribuait exclusivement ce pouvoir à l'université de l'Etat. Cette loi fut votée à l'Assemblée, mais tout dernièrement elle a été repoussée par une majorité de cinq voix, au Sénat, qui est tant soit peu mieux composé que la Chambre d'Assemblée. En présence de pareilles tentatives, les esprits sérieux se demandent avec angoisse où se précipitent les destinées de la fille aînée de l'Eglise. La France retrouvera-t-elle le chemin de la véritable grandeur, ou est-elle vouée à périr misérablement dans les convulsions socialistes ? Nul ne saurait le dire. Pour nous, nous croyons avec l'illustre publiciste espagnol, Donozo Cortès, que le mal triomphe actuellement des sociétés comme des individus, et qu'elles

ne peuvent être sauvées que d'une manière surnaturelle par un miracle de Dieu.

\*.\*

La question d'Orient, ce point noir qui, sans-cesse, reparait à l'horizon et menace la paix de l'Europe depuis quarante ans, absorbe plus que jamais l'attention des diplomates du vieux monde. Les provinces slaves, tributaires de la Turquie, se soulèvent les unes après les autres, et déclarent la guerre à la Porte, entraînées par l'exemple de l'Herzégovine, qui, la première, a secoué le joug musulman. Jusqu'ici, les succès ont été partagés, ou plutôt on ne peut dire de quel côté penche le plateau de la balance, vu la contradiction des dépêches que nous transmet le câble.

Ce qui est sûr c'est que la lutte est atroce et implacable comme le sont d'ailleurs toutes les guerres civiles. Les Monténégrins et les Serbes ont juré de combattre pour la liberté jusqu'à la mort ; ils déclarent que sous l'empire des Turcs, il ne pourront jamais former une nation prospère. Le mouvement insurrectionnel s'est aussi propagé en Bulgarie et menacé de s'étendre à toutes les parties de l'empire Ottoman où se trouvent des sujets chrétiens. D'un autre côté, les Turcs ont arboré le drapeau du prophète et fait de cette lutte une guerre religieuse, afin de soulever le fanatisme musulman.

Les diverses puissances de l'Europe suivent anxieusement les phases de ce conflit. La Russie qui depuis Pierre-le-Grand rêve la conquête de Constantinople serait heureuse de voir se former une confédération de tous les peuples slaves sous son protectorat, quoique tout haut, elle recommande la soumission aux insurgés.

L'Autriche et l'Allemagne conseillent la paix, en demandant des garanties pour l'exécution des réformes que promet la Turquie. L'Angleterre se prononce pour l'intégrité de la Turquie en faveur de laquelle elle a pris l'initiative en 1854. L'attitude de la France est celle de l'indifférence absolue. L'Événement de Paris résume ainsi la position de la France, à propos de la question d'Orient. "Si l'Europe se bat, je regarderai faire et je jugerai des coups. La France est en congé de convalescence ; elle reprendra du service quand le temps sera venu. Aujourd'hui, nous attendrons les victoires des autres. Les vaincus nous tendront les mains et le vainqueur aura besoin de nous. Nous choisirons."

Comme on le voit, l'issue de la lutte est difficile à prévoir.

L'empire de l'Islamisme est décrépité et incline depuis longtemps vers sa chute. Les Turcs, a dit de Bonald, ne sont que campés en Europe. C'est vrai, mais il y a quelque quatre cents qu'ils y ont planté leurs tentes, et il faut du temps pour déplacer les piquets du campement. D'un autre côté, l'Angleterre, l'Allemagne, et même l'Autriche, ne verraient pas d'un bon œil leur rivale du Nord, déjà si puissante, s'agrandir aux dépens de l'inoffensif et caduc empire ottoman.

P. HUDON.

---